N° 30. — 42e Année.

Prix du Numéro sans annexes : 25 centimes.
Avec gravure coloriée : 50 centimes

Samedi 26 Juillet 1884.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ADMINISTRATION
Paris. — 3, rue du Quatre-Septembre, 3. — Paris.

RECUEIL ILLUSTRÉ DE LITTÉRATURE, MODES, TRAVAUX DE DAMES

SOMMAIRE

TEXTE. — Chronique de la mode, par Mme Gabrielle D'EZE. — Description des toilettes. — Correspondance. — La quinzaine mondaine, par BACHAUMONT. — Connaissances utiles. — A travers les livres, par G. D'E. — *Pour l'honneur*, par Charles VALOIS. — Variétés : la Glace, par le docteur Félix BRÉMOND. — Leçons de choses, par G. D'E. — Manuel du ménage, par Jenny DES MARTELS. — Carnet du Sphinx. — Revue des magasins et avis divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 2112 *E*, dessin de Jules DAVID : toilettes d'enfants. — Figurine coloriée L. n° 441 (édit. 3, 4 et 5) : toilette de visites.

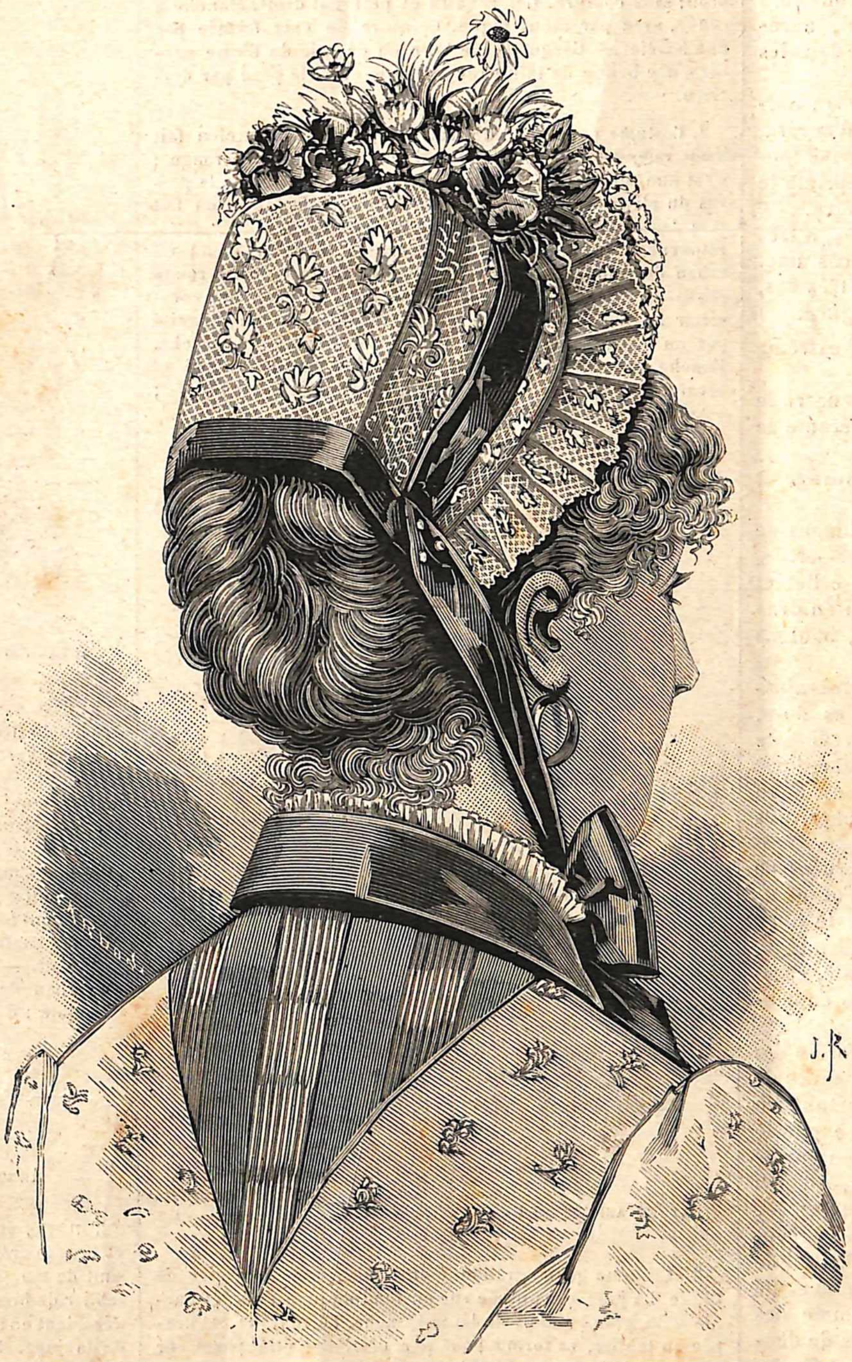
DANS LE TEXTE. — GP. n° 2456, dessin de J. ROCAULT : chapeau *Capucine*. — Croquis à la plume — T. nos 486 et 489 : travaux de dames. — G. nos 2450 et 2390. dessins de A. MOREL : toilettes de villes d'eaux et toilettes de promenade.

CHRONIQUE DE LA MODE

Il est aujourd'hui d'usage, pour répondre à la curiosité publique, de faire du reportage sur tout, à propos de tout. MM. les reporters demandent l'autorisation de voir le trousseau d'une mariée ; ils viennent au lit de mort d'un homme ou d'une femme célèbre, accablent la famille et les amis de questions de tous genres, comptent les fleurs et les bougies. Une maîtresse de maison donne-t-elle une fête, vite elle reçoit la prière de visiter les apprêts de la fête et de jeter un coup d'œil sur la liste des invités.

C'est une persécution, une manie; on dirait qu'il n'y a plus rien au monde d'intéressant ni de curieux que ces mille détails mesquins dont on emplit les colonnes de journaux.

Il est bien entendu que, comme tout le monde, nous sommes à l'affût de ces renseignements qui sont le goût du jour, non pour notre propre compte, mais parce qu'il faut



GP. N° 2456.. — CHAPEAU *CAPUCINE*. — DESSIN DE ROCAULT.
Modèle de Mme HÉLÈNE (31, rue Caumartin).

CONDITIONS D'ABONNEMENTS

Les abonnements datent du 1er de chaque mois. — On s'abonne en adressant à M. le Directeur du *Moniteur de la Mode* (rue du Quatre-Septembre, 3) le montant de l'abonnement, en timbres-poste, en un mandat à vue sur Paris ou en un mandat de poste à son ordre.

Renouvellements. — A leur expiration, les abonnements (pour la France seulement) sont continués d'office, sauf avis contraire.— Le payement s'effectue, dans ce cas, sur la présentation de notre traite, huit jours après l'envoi du premier numéro non retourné.

Réclamations. — Notre maison possédant un grand nombre de publications, dont plusieurs se subdivisent elles-mêmes en diverses éditions, nous prévenons nos Abonnées qu'aucune réclamation ne peut être accueillie, ou tout au moins examinée sans retard, si elle n'est accompagnée de la bande du dernier numéro reçu.

les connaître et en parler dans tout journal qui se respecte.

Faut-il aujourd'hui vous donner le renseignement de haut goût qui est arrivé d'Ems ces jours derniers? Vous jugerez comme il est intéressant de faire du reportage pour signaler de telles élégances.

Nous commençons.

Il s'agit d'abord de la grande-duchesse de Mecklembourg-Schwérin, qui a dîné, à Ems, chez l'empereur d'Allemagne. Elle portait une jupe crème avec un corsage de damas bleu de ciel. Le matin, elle avait paru à la promenade avec une robe de batiste bleu-marine, à gros pois gris, avec une immense cravate de dentelle blanche et un grand chapeau de paille à plume grise.

Y a-t-il dans ces combinaisons de toilette de quoi exciter votre envie, et ne trouvez-vous pas d'un goût détestable ce corsage de damas bleu de ciel avec une jupe crème?

Parmi les nobles visiteurs qui ont été reçus à la table de l'empereur, on cite encore le roi de Danemark, son fils, le roi de Grèce, et sa belle-fille.

Au dîner de l'empereur, la reine de Grèce portait une robe crème et un chapeau de paille jaune garni de velours cerise.

Là encore mon désir d'admirer ne sait où se poser, et ce chapeau est un ajustement nouveau pour une toilette de dîner.

Mieux vaut nous reporter aux renseignements qui viennent de Paris même et des bains de mer en renom. La Parisienne garde toujours son sceptre d'élégance et sa suprême science de s'habiller.

Etincelle, qui est compétente en la matière, nous annonce deux nouvelles fantaisies qui ont fait leur apparition à Dieppe.

La *Mante bulgare*, sorte de grand cache-poussière absolument ajusté, en cachemire indien uni, agrémenté seulement d'une haute broderie de soie dans les coins.

La mante bulgare se porte en nuances vives : Bordeaux doublé de paille, turquoise doublée d'aurore, vieil or doublé de paon. Elle se pose sur une jupe tout en dentelles ou tout en broderies, dont on supprime le corsage — de sorte qu'on est habillée sans l'être.

La guimpe *Puritaine* — en crêpe lisse blanc, à très fins petits plis et collier de velours assorti au costume. — Cette guimpe, encadrée dans un corsage très bas, prête une douceur et une suavité rares à la figure.

Les mondaines s'habillent le jour avec une extrême mesure.

On est au simple, presque à l'austère. Il y a encore le genre militaire qui relève d'une grâce conquérante le costume féminin.

Très commode, l'habit militaire, pour le voyage et les eaux, par les matinées fraîches.

C'est, avec une robe de grosse étamine, de limousine ou de toile de Jouy, une jaquette collante, bien serrée, en drap gris-ardoise ou bleu chasseur, avec collet et parements de velours sombre. On la fait aussi en drap blanc autrichien, collet et parements pourpre, boutons d'or.

La veste hongroise en drap grenat, courte, très ajustée, très chamarrée d'or, convient aux tailles fines, dont elle souligne la svelte élégance. La redingote *Grande-Duchesse*, couverte de broderies ou arabesques, a remplacé le cache-poussière classique. Elle est aussi longue que la robe, gris d'argent avec chamarrures couleur d'acier.

Beaucoup de robes bulgares, c'est-à-dire ornées de ces écharpes en batiste primitive brodées d'or et de fleurs étranges. Cela décore les robes de batiste bluet ou coquelicot. Suivent: le costume à la *Jolie Meunière*, jupe de batiste de cotonnade, de nuance unie, casaquin à fleurs, rehaussé de dentelles brodées en couleur.

Une nouvelle étoffe, le crêpon des Indes, forme des blouses plissées à la créole, qui exigent une taille de roseau. Ces blouses *Indiana* se portent surtout en nuances claires, par exemple couleur d'ambre garnie d'un large velours gris-armure ou rose-saumon garnie d'un velours giroflée. A la blouse de crêpon, un peu négligée pour le soir, succède la robe *œillet panaché*. C'est une profusion de volants de soie rayés et découpés de façon à produire l'effet charmant de l'œillet de deux couleurs. Corsage de crêpe de Chine d'une seule nuance, avec œillets en velours jetés comme des pompons un peu partout. Pour les passionnées de dentelles, la robe en dentelle noire sur transparent feu ou rubis, — la robe *Sapho*, une actualité, tout en dentelles blanches drapées à la grecque avec des enlacements serpentins.

Gabrielle d'Eze.

GRAVURE DANS LE TEXTE

GP. n° 2456. — Chapeau *Capucine*.

La forme est bizarre. C'est toujours un peu le genre du bonnet à trois pièces, mais avec variante dans la coupe. La passe et le fond ne font qu'un. On taille la passe sur les côtés pour l'ajuster sur une forme de tulle; mais on laisse, dans le haut, un morceau presque carré, que l'on rabat sur le fond et que l'on rajuste le long de la passe. Il s'ensuit une petite saillie sur le sommet, parce que la passe est plus large dans le haut que dans le bas. Tout le chapeau est recouvert de satin capucine et de dentelle; mais ce travail d'apprêt doit être fait sur le patron à plat du chapeau et non quand le chapeau est fermé. Tout autour de la passe est un ruché de dentelle, très épais dans le haut. Un ruban de velours capucine forme bavolet et brides; il est replié près des oreilles et piqué d'épingles dorées. Pouf de fleurs des champs sur le sommet du chapeau.

DESCRIPTION DES ANNEXES

Gravure coloriée n° 2112 *E*.

Annexe spéciale des éditions n°s 1, 2, 3, 4 et 5.

Toilettes d'enfants. — 1. Costume pour petit garçon de dix ans, en drap carmélite. Culottes courtes, serrées au genoux par une patte boutonnée. Jaquette croisée. Le dos est droit, sans couture. Col rabattu et petit col droit. Manche à coude, avec parement piqué. Ceinture de cuir fermée par une boucle. — Casquette de toile ou de soie de Chine garnie d'une bande de laine rouge. Voile de toile posé par derrière.

2. Costume pour bébé de trois ans, en pékin ancien fait d'une raie de satin broché et d'une raie de satin rouge : c'est une robe anglaise plissée de façon à mettre sur le dessus du pli la raie brochée. Au-dessous de la taille, on fait une fente dans l'intérieur du pli pour former des pattes, retournées en bouclettes et resserrées sous un nœud en ruban de velours. La partie de dos est toute en satin rouge plissé avec couture dans le milieu. Dans le bas, pour compléter la robe, on rapporte un volant de satin plissé, voilé par un volant de broderie écrue. Col rabattu en broché. Manche à coude. — Chapeau de paille Manille doublé et garni de velours rouge. — Prix du patron coupé : 2 fr. 50; assemblé : 5 francs.

Autre aspect de la gravure n° 2112 *E* (fig. 1, 2 et 3).

3. Costume pour grande jeune fille, en cachemire de l'Inde. La jupe est plissée sur un fond de jupe faux, et garnie d'un grand galon de laine blanche. La tunique est drapée en tablier, et forme pouf par derrière; elle passe sur l'extrémité du corsage, qu'elle recouvre. Corsage-cuirasse. Les devants sont entr'ouverts sur un plastron garni d'un galon de laine, qui le recouvre entièrement. Ce plastron est fixé à droite et s'agrafe sous le devant de gauche. De chaque côté, on pose un chapelet de boutons tracés comme des perles et enfilés dans un petit cordon de soie que l'on coud entre les boutons. Le dos est de coupe tailleur, se perdant sous les draperies du pouf. Col droit recouvert d'un galon de laine. Manche à coude, avec parement garni d'un galon. — Chapeau de paille anglaise cousue. Les bords sont doublés de velours. Nœud en ruban mélangé, bleu et blanc, piqué d'une épingle dorée. — Prix du patron coupé : 4 fr. 50; assemblé : 8 francs.

4. Costume pour fillette de sept à huit ans, en foulard uni et voile fleuri, ou crêpe de Chine, etc. Jupe de foulard, garnie d'un volant plissé. Blouse en lainage, ou batiste, ou foulard. Elle est montée au cou sur un empiècement plat et tombe toute droite, fermée par une sous-patte le long du devant, jusqu'au bas de la taille. Le dos est également flottant, et froncé à la taille. Un ruban de satin part des fronces et forme une ceinture qui se noue en long flot près de la hanche gauche. Grand col pèlerine, taillé de biais. Manche à coude, garnie d'un petit parement. Un feston en coton, en laine ou en soie, selon l'étoffe de la robe, est fait sur tous les contours du costume. — Capeline de paille d'Italie, doublée de satin taillé au patron. La garniture est faite de ruban de satin. — Prix du patron coupé : 3 francs; assemblé : 6 francs.

Autre aspect de la gravure n° 2112 *E* (fig. 4 et 5).

5. Costume pour fillette de huit à neuf ans, en étamine brodée de fleurettes rouges sur doublure d'Andrinople. Robe anglaise, garnie dans le bas d'un volant à doubles plis ronds. Une petite jupe rouge, garnie d'un volant plissé et d'un volant de dentelle est rapportée au bas du costume, à la hauteur du volant. Les devants de la robe sont croisés de droite à gauche, ils sont fermés dans le milieu par une sous-patte et garnis d'une écharpe plissée entourée de dentelle. Au bas de la taille, on rapporte une large ceinture de ruban ou d'étoffe qui forme nœud par derrière et se garnit d'un flot au bas de la taille, à gauche. Manche à coude, terminée par un parement. — Capeline de paille d'Italie, garnie d'un chou en ruban de velours. — Prix du patron coupé : 3 francs; assemblé : 6 francs.

Figurine coloriée L. n° 441.

Annexe spéciale des éditions n°s 3, 4 et 5.

Toilette de visites, en taffetas glacé, « pois de senteur » et broché gris argenté. Jupe fausse terminée par un dépassant de taffetas ruché, et garnie, sur le devant, d'un large tablier de broché. Dans le haut, deux draperies de taffetas se déroulent en tablier, et un grand lé plissé couvre le derrière de la jupe. Le corsage est très court de basques, il est garni sur le devant de pattes transversales posées en biais. Le dos est court, fendu au bas de la couture du milieu. Col

droit. Manche à coude, garnie d'un sabot de dentelle et d'un petit revers. — Capote de tulle brodé, avec bouillonné de

FIGURINE COLORIÉE L. N° 441, VUE SOUS UN AUTRE ASPECT.

velours sur le contour de la forme. Bouquet de fleurettes élancées garnissant tout le devant du chapeau. — Prix du patron coupé : 4 fr. 50 ; assemblé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

Mme D. F., à Châteaubriant. — Oui, un jeune lycéen peut assister à un mariage et à un bal avec son costume d'uniforme. Gants blancs.

Amélie, à Saujon. — On les trouve chez Mme Hélène, 31, rue Caumartin. Le prix varie selon la qualité de la dentelle et des fleurs. Demandez à Mme Hélène, qui se mettra très obligeamment à votre disposition.

Mme J. C., à Rennes. — Un teinturier seul pourra rafraîchir le crêpe anglais, et encore sera-ce une mauvaise besogne.

Mlle Julia B., à N. — Demandez une ombrelle de dentelle blanche *Au roi de Lahore*, 15, rue du Quatre-Septembre. C'est la plus nouvelle et la plus coquette des ombrelles. — Oui, pour le chapeau Manille. Garnissez-le de perce-neige et de résédas s'épanouissant au milieu d'une jolie draperie en crêpe lisse blanc brodé de fleurettes ou de dessins blancs.

Verveine, à D. — Adressez-vous à la maison *Old England*, 35, boulevard des Capucines.

Rien à l'horizon. — Si vous n'êtes pas pressée, vous pouvez nous demander les initiales dont vous avez besoin, et nous les ferons publier sur notre planche de patrons. Nous donnerons des patrons de lingerie ; nous en avons déjà donné.

Mme M. D., à Saint-J. — Pour changer votre devant de jupe, ajoutez tous les volants l'un à l'autre, et posez un ruban de velours sur chaque couture, en ayant, au préalable, repassé votre étoffe ; puis, vous ferez un grand volant plissé, en ayant soin de le réunir au volant de derrière, et en faisant tourner les velours. Le pouf retombera sur le volant et couvrira le fond de jupe. Faites votre corsage coulissé légèrement au cou et à la taille sur le devant et s'écartant sur un gilet de velours. Choisissez du velours rubis.

Mme F. D., à Lyon. — Rien n'est plus simple : vous taillez double, en arrêtant l'ouverture au-dessous de la taille, et vous drapez les plis du tablier au bas de cette ouverture.

G. d'E.

A une peureuse. — Vous redoutez la douleur, on vous l'épargnera. Pour vous en convaincre, lisez le travail présenté par M. Préterre à l'Académie de médecine sur le protoxyde d'azote. Cet ouvrage contient un exposé complet de toutes les méthodes d'anesthésie étudiées jusqu'à ce jour et le récit des expériences entreprises récemment pour démontrer la supériorité du protoxyde d'azote sur tous les moyens connus de supprimer la douleur. — Demandez-le chez M. Préterre même, 29, boulevard des Italiens.

Mme M. T. — Cette poudre est un mélange de viande sèche pulvérisée et de farine de lentille. Elle possède de grandes qualités nutritives et conviendra très bien à la petite convalescente.

Dr Jucunde.

LA QUINZAINE MONDAINE (1)

Nous voici arrivés au temps le plus désastreux de l'année pour la Chronique mondaine et à un moment où, en présence d'une ramette de papier qu'il s'agit de remplir de vive force par quarante degrés de chaleur, on échangerait volontiers la plume qui n'a rien à écrire contre un pistolet destiné à faire sauter une cervelle démeublée. Le beau monde est parti pour tous les points de la carte, mais ne s'y est pas encore installé, et les manifestations de son élégance et de son hospitalité ne se sont pas encore produites. Il faut attendre qu'il lève le rideau pour rendre compte de la pièce.

Dès maintenant, cependant, on peut constater que la mer l'emporte, cette année, sur les stations thermales et que celles-ci sont relativement délaissées si on les compare aux plages de la Normandie et de la Bretagne.

A Deauville-Trouville, où la princesse de Sagan, la marquise de Galliffet, la baronne d'Erlanger, la comtesse de Béthune, la duchesse de Grammont, sont déjà installées avec maintes autres individualités des salons et où l'on attend la baronne Alphonse de Rothschild, une des villas les plus élégantes de la plage a entrepris de réagir contre la tolérance excessive dont jouissent les fumeurs dans la plupart des maisons qui leur ouvrent leurs portes, et l'affaire fait grand bruit dans Landerneau.

La maîtresse de céans se refuse à accepter, comme presque toutes ses pareilles le font, qu'après dîner les hommes désertent en masse son salon pour aller se livrer aux douceurs d'une fumerie entre mâles avec toutes les conséquences de conversation que comporte une telle compagnie. Elle entend faire meilleur cas du respect qui est dû à la fois à elle-même et aux femmes qu'elle reçoit.

N'est-il pas inouï, en effet, de voir la conversation interrompue tout d'un coup pour cause de cigare, puis ces messieurs, une fois leur manie satisfaite, daigner revenir empoisonner ces dames de l'odeur de leurs *londrès* ou de leurs cigarettes la *Ferme*, et celles-ci subir souriantes l'humiliation d'avoir été abandonnées au profit de la régie ?

Pour ma part, j'approuve très fort la jeune et belle châtelaine de Trouville. Les Français avaient surtout pour eux la politesse des manières et les grâces de la conversation : s'ils tombent dans les grossièretés de mœurs des races saxonnes, que leur restera-t-il ? eux qui n'ont point, comme compensation, les autres grandes qualités positives qui distinguent ces peuples ? *L'odor di femina* vaut mieux que celle du cigare, et il y a tout profit pour les Français à ne pas la sacrifier à l'autre.

L'invasion du monde parisien par la société étrangère sous l'Empire, rendit la cour des Tuileries beaucoup trop facile à l'importation, dans notre pays de belles manières et de savoir-vivre, des coutumes de sans-gêne et de barbarie des autres nations. L'impératrice, dans les dernières années du régime impérial, avait profondément senti les atteintes que portait au caractère de la vieille société française la pratique de ces façons plus ou moins exotiques, et elle les condamnait sévèrement.

Mais il était trop tard et le pli était pris. Aujourd'hui que tout est au calme et à la stabilité dans la société, le moment est propice pour faire perdre au monde les mauvaises habitudes qu'il a prises et lui redonner ce goût des mœurs polies et courtoises qui sont un des attraits du génie national.

Honneur donc à la mondaine de Trouville qui tente l'entreprise et, pour arriver à la fin, a l'énergie d'employer les moyens, résistant à toutes les instances, et, ce qui est bien pire, à toutes les railleries.

La première femme qui ait osé fumer dans un salon de Paris, — on ne connaît guère ce détail, — fut la comtesse Samoïloff, et dans un temps sa cigarette alluma une sorte de guerre sur les rives de la Seine, les uns tenant pour, les autres contre l'usage de la fumerie pour les femmes.

La comtesse Samoïloff, une des personnalités féminines les plus curieuses de la moitié de ce siècle, était fille du comte Pahlen, qui servit avec distinction en Turquie et en Perse et qui, commandant la cavalerie du corps de Saeken pendant la campagne de France, chargea les élèves de l'Ecole polytechnique à Vincennes. Elle avait épousé en premières noces le comte Samoïloff, et, sous ce nom, fut l'une des femmes les plus belles, les plus fêtées, les plus brillantes de la monarchie de Juillet. Paris, Vienne, Florence firent, tour à tour, rayonner sa personnalité éclatante et la chronique retentit souvent de son faste tout moscovite et de ses originalités de grande dame.

Elle était surtout célèbre par son amour pour la race canine, dont elle avait toujours près d'elle une vingtaine d'échantillons.

Elle s'était remariée au comte Charles de Mornay, mais l'incompatibilité d'humeur ne tarda pas à leur rendre la vie commune insupportable, et les époux se séparèrent après peu de temps. La comtesse de Mornay, malgré l'amabilité si connue de son mari, mit en action l'axiome qui ne manque pas d'une certaine vérité : « Plus je connais les hommes, plus j'aime les chiens », et augmenta alors sa meute, avec laquelle elle parcourut l'Europe.

Quand plus tard la princesse de Metternich importa à Paris l'habitude chez les Hongroises de fumer le cigare, — au grand émoi de la cour et de la ville d'alors, — elle ne fit que recommencer un des traits de l'existence mouvementée de la comtesse de Mornay.

Une des plus célèbres fumeuses de ce temps a été la princesse Christine Belgiojoso, qui a laissé sur l'Orient, qu'elle avait habité longtemps, un ouvrage remarquable et a été aimée jusqu'à l'exaspération par Alfred de Musset.

Fille du marquis Trivulzio et de la comtesse Gherardini, elle avait à Paris un salon très suivi, où la causerie et la fantaisie régnaient en souveraines. Très accueillante, elle écoutait bien plus qu'elle ne parlait, et son grand art était de faire trouver de l'esprit aux autres. D'une beauté remarquable avec un teint mat extraordinaire, presque spectral, l'opulence de ses cheveux noirs était célèbre dans le monde.

De ses voyages en Orient elle avait rapporté une façon d'être qui rehaussait encore son individualité. Un jour, un de nos amis, appelé pour la première fois dans son salon, l'y trouve assise, tout environnée d'une fumée rougeâtre. Très jeune, très impressionnable, il perd la tête et le voilà criant par l'appartement : « Au feu ! au feu ! la princesse brûle !... »

A ce cri la princesse éclate de rire et, se dégageant de son nuage, lui montre une superbe pipe turque, dont le souple tuyau se perdait dans les plis de sa robe et qu'une servante accroupie derrière elle attisait sans relâche.

Bachaumont.

(1) Reproduction interdite.

CONNAISSANCES UTILES

Destruction des mouches. — Ayez chez vous un arbuste de ricin qui, entre parenthèse, est une fort jolie plante d'appartement, et vous n'aurez pas une seule mouche.

Si vous ne voulez ou ne pouvez point avoir de ricin chez vous, faites une décoction de feuilles de cet arbuste et badigeonnez-en les objets susceptibles d'être détériorés par les mouches.

Savon de fiel de bœuf pour nettoyer les étoffes de laine et de soie. — Faites chauffer 500 grammes d'huile à 55° cent. et en y faisant dissoudre 250 grammes de soude ; 250 grammes de térébenthine de Venise sont ensuite ajoutés goutte à goutte afin que le mélange soit parfait.

Le vase retiré du feu et recouvert hermétiquement, on laissera reposer pendant quelques heures. Au bout de ce temps, on chauffe de nouveau, mais seulement pour que le savon se liquéfie. On y introduit alors 500 grammes de fiel de bœuf, toujours en ayant soin de bien mêler. Afin de rendre le savon solide, il est nécessaire d'y incorporer du savon de Marseille en poudre jusqu'à ce qu'il ait acquis une résistance suffisante pour résister à la pression du doigt. Ce savon peut être conservé aussi longtemps qu'on le voudra.

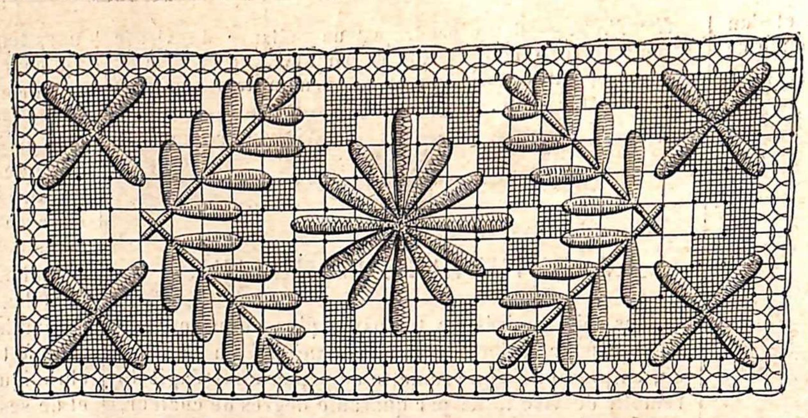
TRAVAUX DE DAMES

T. nº 489.

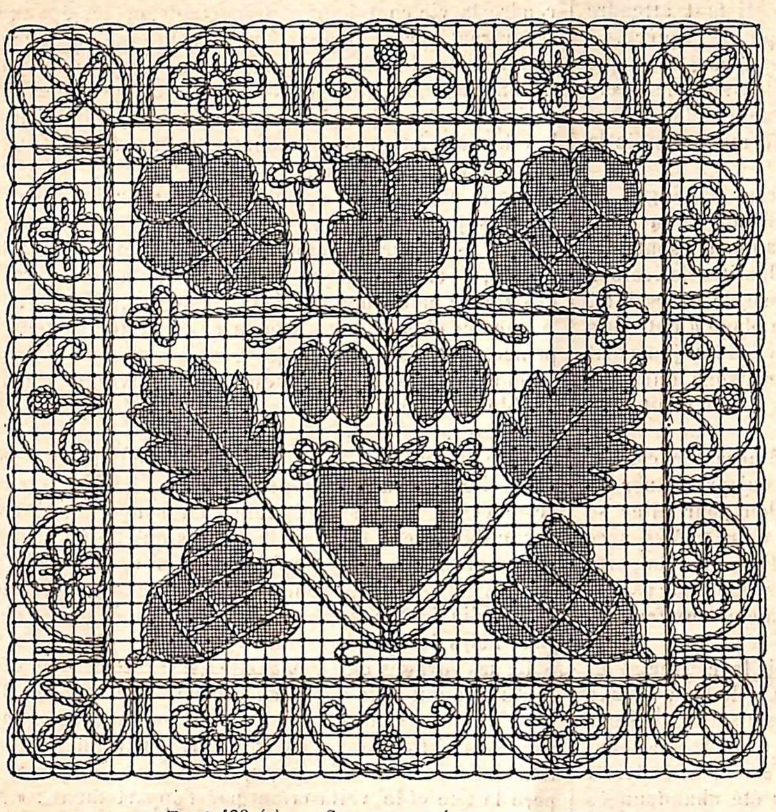
Lambrequin en guipure antique sur filet.

Ce joli lambrequin se compose de grands et de petits carrés en guipure antique et de petits entre-deux en guipure d'art. Ces petits entre-deux ont la longueur des grands carrés et la hauteur des petits. Ce travail peut également être employé pour têtière, nappe d'autel, etc.

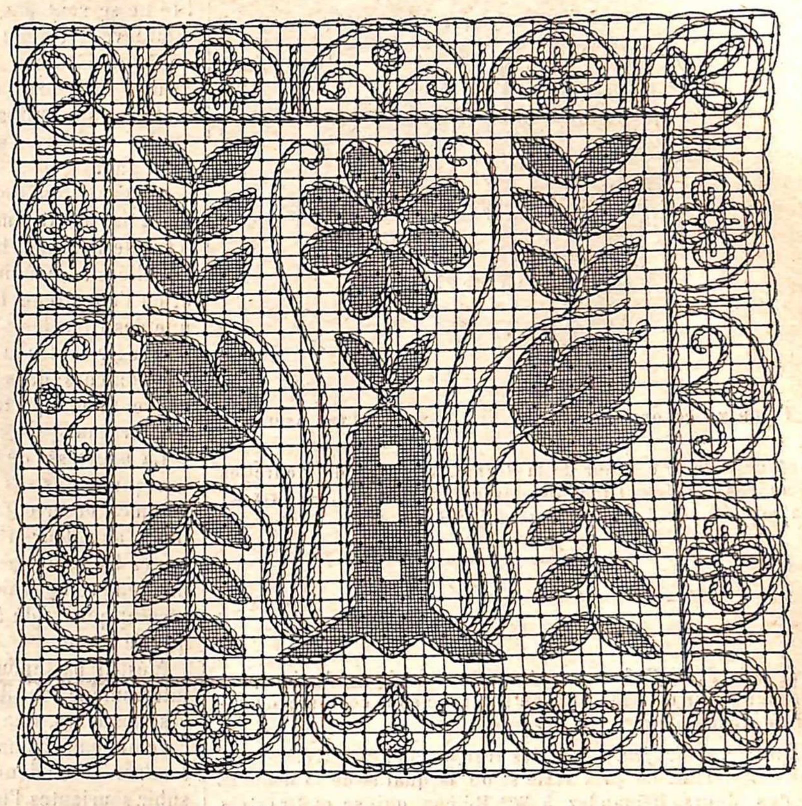
On emploiera pour ce joli travail du fil et du filet très fin. — Le dessin nº 489 *a* représente le travail terminé avec tous les détails assemblés. — Les nºs 489 (*b*) et (*c*) sont les deux grands carrés en guipure antique : la guipure antique s'exécute au point de toile, que l'on encadre ensuite d'un point de reprise fait avec du fil plus gros afin de former le relief.



T. Nº 489 (*f*). — ENTRE-DEUX PLACÉ ENTRE LES CARRÉS DE GUIPURE, GRANDS ET PETITS.



T. Nº 489 (*c*). — GRAND CARRÉ DU LAMBREQUIN.



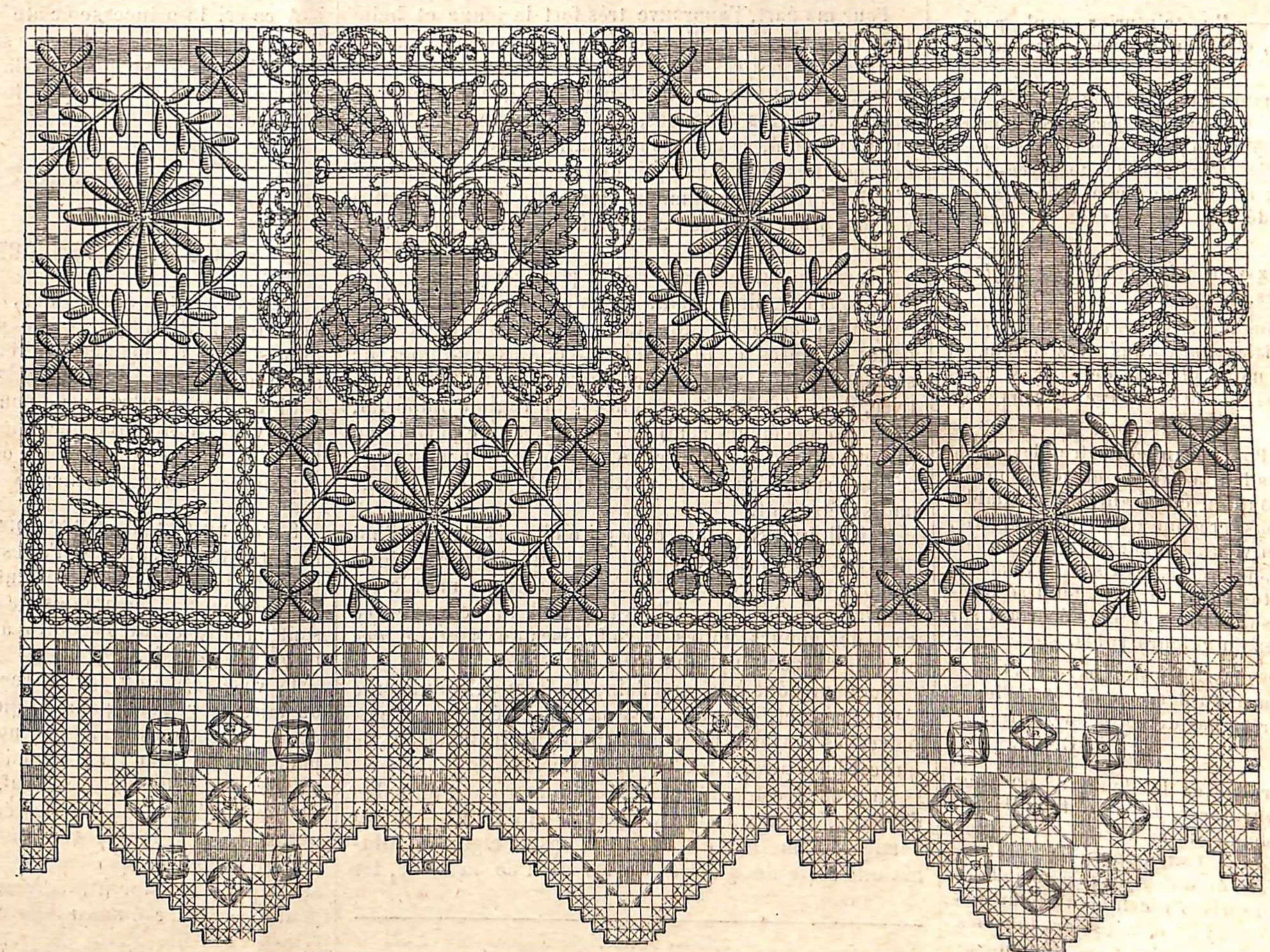
T. Nº 489 (*b*). — GRAND CARRÉ DU LAMBREQUIN.

— Les dessins nºs 489 (*d*) et (*e*), deux petits carrés en même guipure. — Le dessin nº 489 (*a*), qui représente l'ensemble du lambrequin, indique comment on doit disposer ces petits carrés ainsi que les entre-deux et les carrés plus grands. — T. nº 489 (*g*), c'est la dentelle en guipure sur filet qui borde le lambrequin : cette jolie dentelle s'exécute aux points d'esprit, de toile, de reprise et de roue. Le bord en est festonné. — T. nº 489 (*f*), entre-deux en guipure d'art sur filet : notre modèle s'exécute aux points d'esprit, de toile, de relief et de cordonnet.

T. nº 286.

Belle dentelle en guipure Richelieu.

Nous n'avons pas à décrire ce travail, qui est si connu. Notre dessin est très élégant et très riche; il convient admirablement pour costumes d'enfants ou robes de dames pour l'été.



T. Nº 489 (*a*). — LAMBREQUIN EN GUIPURE ANTIQUE SUR FILET, TOUT ASSEMBLÉ.

A TRAVERS LES LIVRES

Les nouveautés en librairie ne manquent pas. C'est le moment où la vie mondaine se ralentit; un peu plus de temps pourra être accordé à l'intimité, à la lecture. Aussi les livres nouveaux abondent-ils.

Chez Paul OLLENDORFF, l'éditeur intelligent, dont toutes les publications font florès, nous trouvons deux livres tout particulièrement intéressants pour les femmes.

L'un, d'un format minuscule, très coquettement édité, a pour auteur Mme la marquise de Blocqueville. Il renferme, en pensées détachées, un véritable catéchisme de morale et de philosophie chrétiennes.

On lit avec un intérêt profond et un respect ému ces maîtresses pages.

Mme la marquise de Blocqueville est une femme de haute valeur, qui préside l'un des premiers salons littéraires de Paris. Avec un grand sens et des vues élevées, elle a étudié les hommes et scruté le fond des choses; aussi est-ce une bonne fortune que d'être en possession de ce petit volume, *les Roses de Noël*, dans lequel Mme de Blocqueville s'est appliquée, avec une simplicité charmante, à réunir le fruit de ses observations et de son expérience éclairée.

Il n'est point de femme, jeune ou vieille, qui n'ait à apprendre beaucoup en lisant *les Roses de Noël*.

Toujours chez Ollendorff (28 *bis*, rue Richelieu), *la Femme à cheval*, par M. le vicomte de Hédouville, avec illustrations, par Heyrauld.

Si vous apprenez l'équitation, ou si vous avez le désir de l'apprendre, hâtez-vous de lire l'intéressant travail du vicomte de Hédouville.

Il vous apprendra à quel âge une femme doit commencer à monter à cheval, comment doit être composé son costume.

Après la tenue, la selle, l'étrier, la bride, la cravache, le mors, les allures du cheval, une véritable théorie des plus agréablement faites et que complète une foule de dessins pour la position des mains sur la bride et les différentes parties du harnachement.

Sans nous occuper d'équitation, nous avons lu d'un bout à l'autre, et d'un seul trait, le joli volume de M. le vicomte de Hédouville, et nous y

avons pris un très grand plaisir. Que sera-ce pour celles qui sont amazones de race, et plus encore pour celles qui ont le goût du cheval et qui manquent d'une direction intelligente ? A celles-ci surtout nous conseillons de se munir de *la Femme à cheval*.

— Les amateurs et les comédiens de salon vont pouvoir interpréter des nouveautés. La Librairie théâtrale, 14, rue de Grammont, met en vente toute une série de pièces nouvelles à deux et trois personnages :

— *La Douche*, *Gustave*, *la Cicatrice*, *les Petits Pois*, *la Soirée du Seize*, *Catiche et Gribiche*; six pièces dues à la plume de MM. Paul Bilhaud, Jules Lévy, G. Livet, A. Mellério, et Mme Amélie Perronnet, que nous verrons jouées cet été dans tous les casinos, et l'hiver prochain dans les salons.

La même Librairie met en vente trois nouveaux monologues : *Boniment*, de A. du Chastain; *Mère et Fiancée*, de Robert Meyer, et *le Petit Doigt de Maman*, de F. Beissier, délicieuse fantaisie pour enfants.

— *Mimie*, nouveau roman de Charles Deslys, vient de paraître à la librairie Dentu. C'est une originale et touchante histoire, où le sourire alterne avec les larmes, et qui vous intéresse en vous amusant. Il s'en dégage une haute leçon toute d'actualité. C'est une œuvre d'apaisement, de concorde, d'espoir, et l'une des meilleures de Charles Deslys.

Chez l'éditeur Rothschild, rue des Saints-Pères, 13, nous trouvons des ouvrages très intéressants et bien appropriés à la saison où nous sommes.

C'est d'abord *l'Esprit des Fleurs*, de Mme Emmeline Raymond, un splendide volume orné de plus de 60 planches coloriées, très soigneusement tirées et pouvant fournir de beaux modèles pour la peinture sur porcelaine et la peinture d'éventail. Chaque page est encadrée de délicieuses vignettes tirées en couleur, et les dessins sont accompagnés d'une courte notice scientifique sur chaque fleur.

Un avant-propos et une jolie fantaisie intitulée *le Congrès des fleurs* occupent la première partie du volume; dans la seconde, on trouve le langage des fleurs fait de façon intéressante et nouvelle. Puis, à la fin du volume, quelques pages en blanc, également encadrées de vignettes, sont des pages d'album, destinées à recevoir, soit un dessin, soit des maximes ou pensées, selon qu'on le désirera.

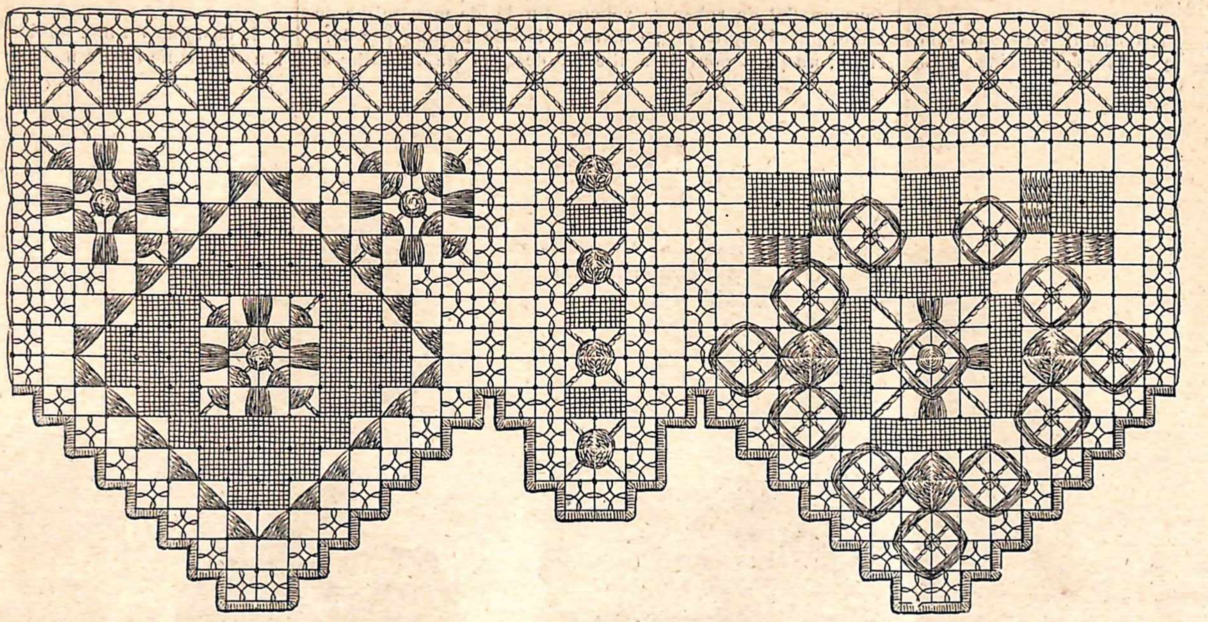
L'Esprit des fleurs est un beau livre très élégant et très bien fait, qui aura certainement un immense succès. Il n'est point de jeune fille ni même de jeune garçon qui ne serait fier de l'avoir dans sa bibliothèque.

Citons ensuite *la Botanique pour tous*, de Mme J. Le Breton. Le but de cet ouvrage, nous dit Mme Le Breton elle-même, « est de faire aimer les plantes, d'introduire la jeunesse, sans fatigue, dans ce monde végétal, si intimement mêlé au nôtre, si plein d'intérêt et pourtant si peu connu ».

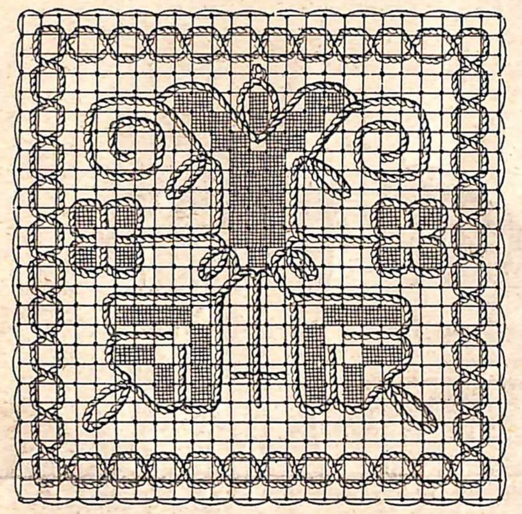
Fort bien écrit, d'une lecture facile, sans aridité, ce livre convient à tous les âges. Il est plein d'illustrations très fines et très soignées, représentant une foule de plantes, de fleurs, d'arbustes et d'arbres.

A bientôt *le Chien* et *le Cheval*, deux publications de la maison Rothschild. Ils parlent des fleurs, et des animaux que l'homme aime le mieux : le chien et le cheval.

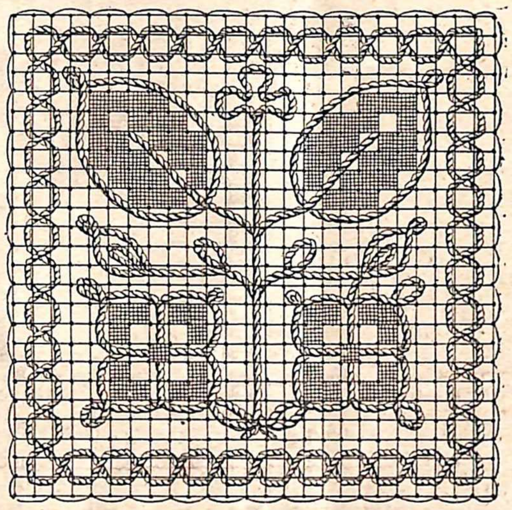
G. d'E.



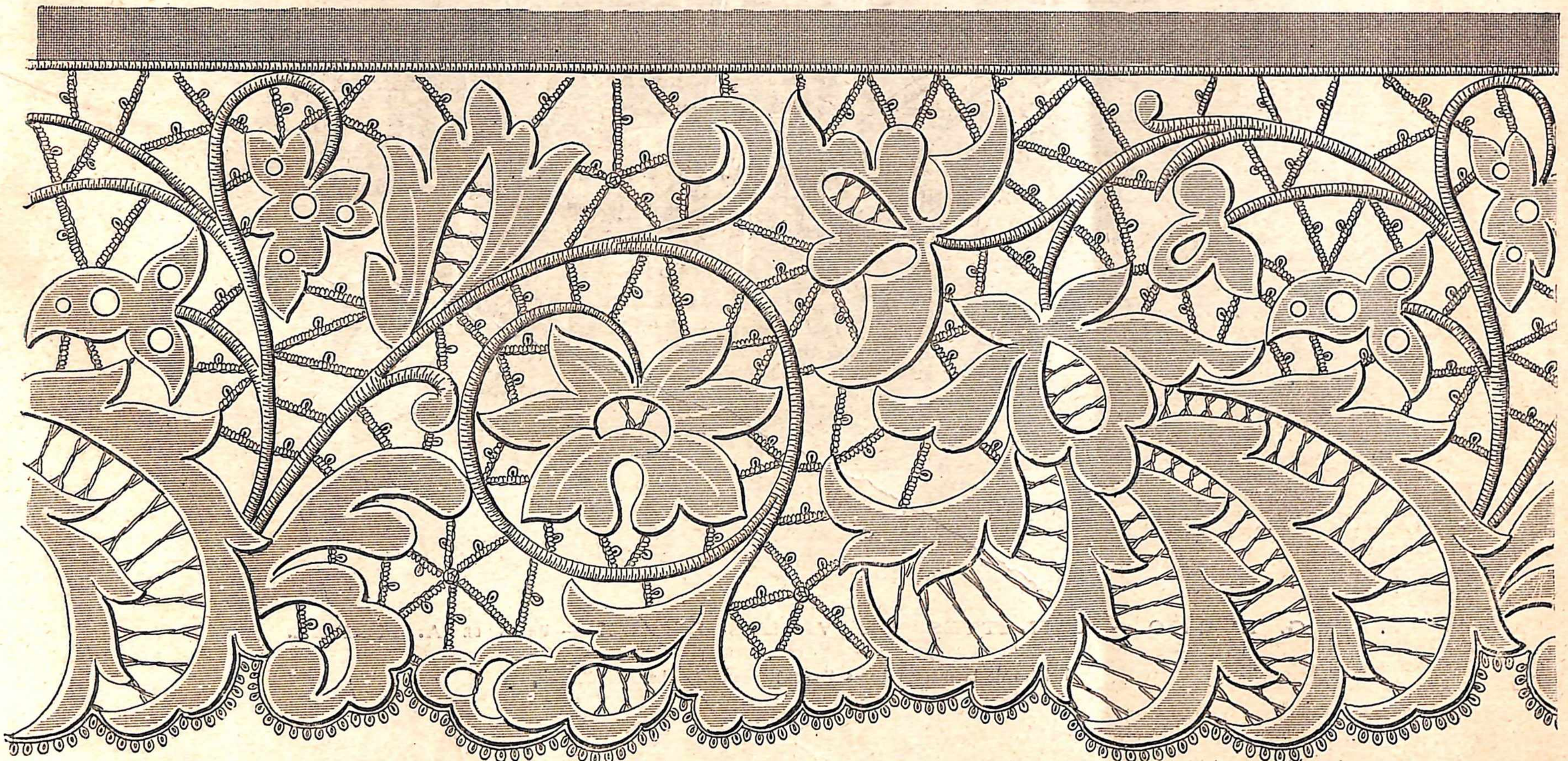
T. N° 489 (*g*). — Dentelle bordant le lambrequin.



T. N° 489 (*d*). — Petit carré du lambrequin.



T. N° 489 (*e*). — Petit carré du lambrequin.



T. N° 286. — Belle dentelle en guipure Richelieu.

DESCRIPTION DES GRAVURES

G. n° 2450.

TOILETTES DE VILLES D'EAUX. — 1. Costume en mousseline de laine imprimée, sicilienne et velours capucine. Jupe sous le pouf. Le panier s'arrête à droite, près de la hanche, sous un flot en ruban de velours. Un pan finissant en pointe forme bouffant sur la hanche droite et se perd également sous un flot en ruban de velours. Un lé de mousseline de laine, plissé à gros plis, couvre le bas de la jupe par derrière; un petit pouf de sicilienne descend de la taille et avec jockey de sicilienne et parement de velours dans le bas. — Capote de dentelle teinte, avec petite ruche sur le front et couronne de fleurettes sur le sommet.

2. Costume en merveilleux écru et dentelle assortie. Jupe fausse, garnie de groupes de volants de dentelle surmontés

G. N° 2450. — TOILETTES DE VILLES D'EAUX. — DESSIN DE A. MOREL.

Modèles de la maison Louis MAURET (rue de la Chaussée-d'Antin, 3).

fausse recouverte d'un volant plissé en sicilienne, plus ou moins haut pour couvrir la jupe. Un long pan de mousseline découpé en dents et bordé de velours tombe à droite; il se perd sur le devant sous l'un des plis de la jupe. Le côté gauche est garni par la jupe plissée et un petit panier qui est la continuation du tablier et qui se perd par derrière, tombe au-dessus du lé plissé. Corsage *Toréador*, en sicilienne capucine. Les devants sont ouverts à châle sur un plastron de mousseline de laine, avec col-revers en velours. Les basques de la veste s'écartent sur le devant; par derrière, c'est un dos de coupe tailleur, dont la pointe se perd sous les plis du pouf. La manche est en mousseline de laine, d'une écharpe de merveilleux. Cette garniture se montre seulement en pointe sur un partie du devant. Un tablier en lèse de dentelle bordé d'un volant de dentelle se drape à gauche. Le corsage est une sorte de cuirasse, agrafée par des agrafes invisibles depuis le cou jusqu'au creux de la taille, puis boutonnée jusqu'à la pointe comme un gilet. Il est garni

d'un revers sur le côté gauche; à droite, il est de coupe princesse, formé par deux plis ronds. On fait ces plis depuis l'épaule, où ils sont pris dans la couture, puis ils vont en s'amincissant à la taille, puis s'élargissent pour former un pan de redingote; en arrière de ce pan, on pose un coquillé de dentelle. Le dos de la jupe est couvert par un grand volant avec petit parement de satin. — Chapeau rond en paille cousue aux ailes légèrement retournées et doublées de velours. Comme garniture, une cocarde en ottoman ou en épinglé avec grappes de muguet.

Prix des patrons coupés : 4 fr. 50; assemblés : 8 francs.

d'un tablier couvrant tout le côté droit et montant en plastron, de telle sorte que ce tablier se fixe dans le haut à l'aide d'agrafes et de brides sur le gilet et se rabat à volonté. Le tablier est garni d'un volant de dentelle. A gauche sont deux petites draperies genre paniers et un pouf rond, le tout mêlé de dentelle. Jaquette unie. Les devants, ajustés

G. N° 2390. — TOILETTES DE PROMENADE. — Dessin de A. MOREL.

Modèles de la maison Louis Mauret (rue de la Chaussée-d'Antin, 3).

à plis ronds, dont la tête se perd sous le pouf. Une pointe de gilet est rapportée sur la doublure du corsage, qui est taillée la même pour les deux côtés. Par derrière, est un lé formant un léger pouf et descendant très bas. Le corsage est de coupe tailleur, très court et complété par le pouf. Col droit. Manche à coude, garnie d'une draperie de dentelle,

G. n° 2390.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en vigogne d'été bleu hussard, unie et brodée de fleurettes roses. La jupe est fausse, garnie de deux volants plissés, avec bord de dentelle, de même teinte que l'étoffe. La tunique se compose

par une pince, s'écartent, avec un revers de dentelle, sur le plastron. Il y a deux petits côtés de dos. Le dos proprement dit est entr'ouvert au bas de la couture du milieu. Col droit tenant au gilet et manche à coude, garnie d'un parement de dentelle. — Chapeau de paille satinée, avec bords légèrement arqués garnis de velours. Draperie de gaze chenillée et

groupe d'ailes. — Prix du patron coupé : 4 fr. 50; assemblé : 8 francs.

2. Blouse de dentelle noire et jupon de faille tabac. Ce jupon est complètement plissé sur un fond de jupe faux. La blouse est doublée, au corsage, de faille tabac. Elle est coulissée au cou et à la taille, sans pinces. Le dos est ajusté, avec un petit côté ; il est court et complété par un pouf de dentelle qui vient s'attacher au bas de la taille. L'extrémité du tablier est légèrement froncée et garnie d'un volant de dentelle ; volants en cascade mêlés au pouf et formant coquillé sur le côté. Bouillonné de dentelle sur le col. Manche droite serrée au poignet avec un volant de dentelle. Flot en ruban de velours noir près du pouf à gauche. — Chapeau de dentelle noire, avec passe évasée. Pouf de fleurettes sur le côté gauche et brides en ruban de velours. — Prix du patron coupé : 4 fr. 50 ; assemblé : 8 francs.

POUR L'HONNEUR

VIII

LA FAMILLE LAGRANGE

La maison vers laquelle se dirigeaient nos trois bandits appartenait à la famille Lagrange.

Dans Montmartre, cette famille jouissait de la plus parfaite considération. Une fortune modeste, dont l'origine était connue, une charité intarissable, une vie calme et régulière, des soins donnés gratuitement par le fils unique de ces braves bourgeois, jeune docteur de vingt-sept ans, aux malades pauvres du quartier, telles étaient les bases solides de cette bonne renommée.

Trois personnes seulement habitaient la maison dont nous venons de parler.

C'était toute la famille.

M. Lagrange, sa femme, Henri, leur fils.

Nous omettons à dessein une grosse Limousine qui était à leur service depuis quelques années, parce que le temps est passé où les serviteurs dévoués à leurs maîtres avaient leur place dans la famille.

Celle-ci, toutefois, nommée Françoise, était une bonne fille : elle n'était ni sotte, ni méchante ; son principal défaut était d'idolâtrer les militaires, et de ne pouvoir résister aux séductions de l'uniforme.

Les bonnes d'enfants ont seules de justes motifs pour médire de Françoise. — Question d'envahissement. — Donc, passons.

M. Lagrange avait soixante-deux ans. C'était un homme encore vert, malgré son âge. Il avait conservé, grâce à son activité passée, certaines allures de vivacité juvénile à surprendre ceux qui le voyaient pour la première fois. D'un cœur excellent, un peu brusque dans ses paroles, mais prompt à revenir sur ses torts, ce qui fait excuser bien des choses, juste et loyal, fier de sa probité plus que de sa fortune, économe, simple et charitable, un brave homme enfin, si l'on attache à ce mot le sens étendu qu'il comporte. Quant à son visage et à sa tournure, des cheveux blancs, le teint légèrement échauffé, les yeux bruns et mobiles, le nez court, ni grand ni petit, maigre et sec, voilà M. Lagrange.

Son père, un révolutionnaire (c'était en 1793), avait mis son fils en apprentissage, à quatorze ans, chez un libraire de la rue Honoré, pour s'en débarrasser d'abord, — car il ne pouvait ni le conduire aux Jacobins, ni le laisser seul à la maison, — puis dans l'espoir que la lecture assidue des factums, journaux et documents officiels, publiés par le citoyen Monillon, l'un de ses collègues du club, formerait l'esprit et le cœur de son fils. Le jeune apprenti, ardent au travail, intelligent et plus sérieux que ne l'attendait son père, obtint bientôt l'estime du citoyen Monillon et devint, en quelques années, l'une des colonnes de l'établissement où il était entré. Pour abréger cette odyssée, dont l'intérêt serait assurément médiocre, douze ans ne s'étaient pas écoulés, que le jeune homme était associé à son patron. En 1805, — il avait alors vingt-six ans, — tous ses vœux étaient comblés, puisqu'il succédait à M. Monillon devenu son ami, et qu'il épousait sa fille unique, Célestine-Marie Monillon.

Que les temps sont changés ! ..

Qui aurait vu Célestine en 1805, fière de ses vingt ans et de ses charmes irrésistibles, parée de tous les avantages de la nouvelle mode des manches à gigot et des chapeaux cabriolets, le teint rose, l'œil vif et pétillant, la lèvre souriante, éclairée par les rayons lumineux de la jeunesse, de la beauté et du bonheur, ne pourrait certes la reconnaître aujourd'hui, *courbée* sous le poids de ses cinquante-six ans (elle avait éprouvé de si cruelles maladies, la pauvre femme, qu'elle avait véritablement dix ans de plus, et c'est pourquoi nous forçons nos expressions).

Elle n'en avait pas moins conservé un aimable caractère, une bienveillance douce et chrétienne, et la prière jointe à la résignation lui donnait des forces suffisantes pour cacher aux étrangers et même à sa famille les afflictions et les douleurs auxquelles Dieu l'avait condamnée.

Rien de saillant n'avait troublé sa vie. Elle avait été une douce et chaste jeune fille, une femme soumise et dévouée, une mère admirable. Ses plus grandes émotions avaient eu pour cause son mariage et la naissance de son Henri, puis l'entrée des alliés et la mort de son père. Désormais elle n'avait plus qu'une pensée, c'était de bien mourir, en chrétienne fervente, à son heure, sans se douter des volontés terribles de Dieu sur elle.

Son fils Henri entrait pour ainsi dire dans la vie et par la belle porte. Indépendant, grâce à la fortune de ses parents, dont il était l'idole, en qualité de fils unique, docteur en médecine à l'âge de vingt-sept ans, doué d'une bonne santé, d'un air et d'un visage à charmer plus d'une innocente, rien ne lui manquait alors de ce qui doit rendre l'homme heureux sur cette terre.

Tous ses soins, il les avait appliqués, et journellement encore il les appliquait à soulager sa mère, dont la science lui indiquait la fin prochaine, car il savait que le docteur Michelin, médecin en chef de la Charité, son maître et son ami, qui lui rendait souvent visite, ne pourrait guérir un mal incurable. Mais il cherchait à lui cacher le danger pour lui rendre la vie douce jusqu'à la fin.

Henri n'avait jamais été un de ces étudiants à tous crins qui font le désespoir des boutiquiers tranquilles du *quartier Latin*, et passent leur jeunesse turbulente dans les cafés et les bals, perdant leur temps si précieux aux folles amourettes.

Cependant son cœur n'était pas taillé dans le marbre, et, depuis un an environ, les beaux yeux d'une fille blonde avaient vaincu la froideur du jeune médecin.

Voici, en deux mots, comment cet accident extraordinaire lui était arrivé.

Par sympathie comme par devoir, par intérêt même, si vous le voulez, quoiqu'il nous répugne de le penser, Henri, désireux de s'acquérir une clientèle et de la popularité, soignait gratuitement les pauvres.

Un jour, il avait été appelé pour donner des soins à une jeune fille, il l'avait soignée, il l'avait guérie, il l'avait aimée. Sans être bavard, le cœur parle. Le cœur d'Henri avait parlé, c'était pour la vie. Cette jeune fille, c'était Marie Bernard.

Notre jeune docteur était grand, brun, élégant et bien pris dans sa taille, il avait les yeux noirs, la barbe peu fournie, le visage régulier et la main assez belle, qualité que les dames recherchent d'ordinaire chez un jeune médecin, et que nous nous empressons de signaler, pour attirer leur bienveillance sur le personnage que nous avons l'honneur de leur présenter.

Il n'est peut-être pas inutile, à présent que nous avons fait connaître la famille Lagrange, de décrire en quelques mots la maison qu'elle habitait, car il va s'y passer de graves événements, et certains détails sont indispensables.

Cette maison, à vrai dire, n'avait pas grande apparence, et nous parlons de l'intérieur comme de l'extérieur.

On était enclin à présumer, dès le premier abord, que la famille ne jouissait pas de ressources suffisantes pour se livrer aux grosses dépenses qu'aurait nécessitées la reconstruction presque indispensable d'une propriété toute lézardée du haut en bas, et qu'un simple ravalement, propre à la rajeunir superficiellement, n'aurait pu rendre plus solide au fond.

Cette supposition n'aurait pas été exacte. La vérité, c'est que l'avenir n'était pas là, aux yeux de ces bourgeois fort à leur aise, et plus d'une fois on avait entendu le mari de Mme Lagrange dire qu'il voudrait bien se débarrasser de sa bicoque, même au prix d'un sacrifice d'argent.

Mais acheter une maison à Montmartre, cette idée ne vient pas à tout le monde, et relativement à celle de M. Lagrange, elle n'était encore venue à personne.

Car, outre que la montée du faubourg, pour arriver dans ces parages élevés, n'est pas séduisante comme perspective, elle est également des plus rudes à franchir, et c'est en haletant qu'on parvient au faîte de la colline où était situé l'immeuble en question.

En outre, Montmartre ne jouissait pas alors d'une réputation immaculée, et même depuis la démolition des barrières, la banlieue n'a guère changé d'aspect.

C'est toujours un monde à part.

On y trouve à profusion des cabarets mal hantés, des bastringues mal famés, des misérables en haillons, hâves et décharnés, qui vous regardent de travers, quand vous frôlez leur chenil, des toits effondrés, des bouges sans toit, des enfants presque nus, une effroyable misère ! et c'est pourquoi l'on préfère, quand on en a le moyen, acheter des immeubles rue Richelieu.

La maison occupée par la famille Lagrange était élevée d'un étage seulement. Le rez-de-chaussée, haut sur cave, orné d'un perron, disparaissait presque sous des buissons de lierre qui ne laissaient de passage à l'air et à la lumière qu'à l'endroit des fenêtres, et le vert sombre de cet arbrisseau des ruines ne faisait qu'ajouter à la décrépitude de la maison un surcroît de lugubre caducité.

Le sous-sol était occupé par la cuisine et les caves. Au rez-de-chaussée, quatre pièces : la salle à manger, le salon, le cabinet de M. Lagrange et celui d'Henri, son fils, où il donnait ses consultations : quelquefois même celui-ci, pour ne pas troubler le sommeil de ses parents, lorsqu'il lui arrivait de revenir, à une heure avancée, de chez un malade, passait le reste de la nuit sur un canapé qu'il avait fait installer dans son cabinet, à cette intention. Mais le cas était rare comme sa clientèle, vu sa jeunesse et le peu de temps écoulé depuis qu'il avait conquis son diplôme de docteur.

Au premier étage, une grande chambre à coucher à deux lits, occupée par les époux Lagrange, la chambre à coucher d'Henri, une chambre d'amis, où venait s'installer quelquefois, pendant un mois, l'hiver, le cousin Desrochers, d'Herblay, accompagné de sa femme Alphonsine, un cabinet de toilette et le reste. Au-dessus du premier étage, des mansardes et des greniers.

Il ne nous semble pas indispensable de promener nos lecteurs dans chacune de ces pièces, dont l'ameublement démodé n'avait rien d'attrayant : des lits en acajou, des commodes, des buffets, des chaises et des fauteuils, vous voyez *cela d'ici*, sans oublier le secrétaire dont on a déjà parlé au cabaret du Petit-Moulin.

Nous ajouterons toutefois qu'un petit jardinet de trente mètres carrés environ, entourant la maison de tous côtés, et lui-même entouré de murs en plâtre dont l'état était vraiment lamentable, reléguait la maison au second plan et l'éloignait de la vue des passants.

Quelques arbres rabougris, végétation sans vigueur comme celle que la nature accorde aux bons bourgeois parisiens, lorsque l'édilité ne s'en mêle pas pour l'améliorer, montraient par-dessus les murs leur tête maigre et à peine feuillue, et l'on pouvait admirer de loin comme de près, en espalier, un pêcher sans pêches, un abricotier sans abricots, voire une vigne qui n'avait jamais porté la moindre grappe de raisin, mais dont les feuilles assez abondantes auraient suffi à orner les assiettes à dessert de leur table, si le jardin ne s'était obstinément refusé à fournir un prétexte au moindre dessert. Tous ces préambules achevés, nous reprenons notre récit.

IX

LES AVEUX

Ce matin-là même, dans la chambre à coucher de Mme Lagrange, deux personnes causaient.

Mme Lagrange était l'une de ces personnes, Marie Bernard était l'autre.

« Eh bien, Marie, à quoi pensez-vous? disait Mme Lagrange, remarquant qu'au lieu de travailler à sa dentelle, la jeune fille rêvait et soupirait.

— Moi, madame, répondit Marie, à rien ; ou plutôt, si, car il ne faut pas mentir, je pense à quelque chose.

— Et ce quelque chose, mon enfant, qui vous préoccupe à ce point, peut-on savoir ce que c'est?

— Je songeais, madame, qu'il est bien triste de voir les personnes qu'on aime souffrir et passer par les rudes épreuves que vous endurez, et de ne pouvoir les soulager, au prix de son sang ! Le docteur Michelin est pourtant un grand médecin !

— Et un ami bien dévoué, mon enfant; mais que voulez-vous ? à l'impossible nul n'est tenu, et toute la science du docteur est impuissante à guérir un mal incurable...

— Oh ! le vilain mot, madame ! Devriez-vous le prononcer ?

— Je n'en connais pas d'autre pour mieux exprimer la vérité.

— Oui, mais, Dieu merci, vous êtes dans l'erreur, comme tous les malades qui s'inquiètent et se créent des fantômes ! »

Mme Lagrange sourit mélancoliquement sans répondre.

« Demandez à M. Henri, votre fils, continua Marie, si c'est la vérité. Vous guérirez, madame, il me l'a dit cent fois ; un peu de courage et de patience !

— Bonne fille ! soupira Mme Lagrange, je voudrais vous croire, mais ce n'est pas à Henri qu'il faut s'adresser pour connaître la vérité sur ma maladie.

— N'est-il pas médecin ?

— Oui, Marie, mais il est mon fils ! et ce n'est pas à une mère... Mais laissons cela, et parlons de vous. Je vous trouve aujourd'hui tout à fait bon air ; ne vous ressentez-vous plus de vos palpitations ?

— Oh ! c'est fini, madame, grâce aux soins de M. Henri qui m'a traitée comme un frère.

— Ce qui fait que vous l'aimez...

— Comme une sœur dévouée, je vous le jure, madame ! dit Marie en rougissant.

— Allons, venez ici, mon enfant, plus près de moi, dit la bonne dame en lui prenant la main ; venez, que je vous confesse !

— Qui ? moi ? madame, balbutia Marie plus troublée.

— Si cela vous fait de la peine, Marie...

— Non, madame, mais je n'ose...

— Henri m'a parlé de vous, mon enfant, oui, de vous.

— De moi ?

— Ce matin même, et dans des termes !... Ah ! petite sournoise, il paraît que vous avez des secrets tous les deux.

— Pardonnez-moi, madame, je suis confuse...

— Oui, Marie, je vous pardonnerai, mais vous allez tout me dire. Je suis une vieille femme, moi, et les contes d'enfants m'amusent. Vous vous aimez donc ?...»

Marie s'agenouilla devant Mme Lagrange, et deux grosses larmes s'échappèrent de ses jolis yeux bleus.

La vieille dame l'embrassa au front.

« Allons, enfant, du courage, et parlez-moi avec confiance ; j'aime mon fils plus que la vie, vous le savez, et je vous le dis avec joie, je vous aime aussi, Marie, car vous êtes modeste, laborieuse et honnête. Pauvreté n'est pas vice, ma fille, et nous ne sommes pas des ambitieux. Ah ! çà, vous l'avez donc ensorcelé, mon Henri ?

— Ce n'est pas de ma faute, madame, je vous le jure devant Dieu, et personne n'aurait su ce qui se passe là, dit la jeune fille en portant une main tremblante à son cœur, si vous ne m'aviez contrainte à parler. Oh ! je vous l'atteste, je n'ai jamais rien fait pour *détourner* monsieur votre fils, et si mes yeux ont parlé malgré moi, ma bouche est toujours restée muette.

— C'est bien, cela, Marie, c'est très bien !

— Que voulez-vous, madame ? La première fois que j'ai vu Henri, oh ! pardon ! M. Henri... »

Mme Lagrange sourit et l'embrassa de nouveau, comme si ce nom, prononcé par la bouche rose de la jeune fille, lui semblait plus doux et plus charmant.

« Mon cœur bien souffrant, hélas ! a tressailli, et le mal n'a fait qu'empirer depuis ce jour-là. Je croyais que la reconnaissance était seule en jeu dans mes pensées, mais vous venez de m'éclairer tout à coup, et j'ai peur que le mal ne soit irréparable !

— Heureusement on en guérit, dit Mme Lagrange, et si vous m'acceptez pour docteur, à mon tour...

— Oh ! madame, dit Marie, que vous êtes bonne ! Mais vous n'y pouvez rien, et tous les docteurs du monde...

— Qui sait ? fit Mme Lagrange. N'ai-je pas, moi aussi, une dette de reconnaissance à acquitter envers votre famille ?

— Votre fils, en me soignant... pour rien, car il n'a rien voulu accepter de mon père, malgré ses instances et ses prières, en me guérissant de ces méchantes palpitations qui m'ôtaient le sommeil, la santé et la gaieté, n'a-t-il pas rendu mille fois...?

— Les services, mon enfant, ne se mesurent pas à l'aune, comme on disait autrefois, et l'on ne doit pas calculer l'étendue de ceux qu'on reçoit, pour en rendre de pareils. Votre père m'a sauvé la vie, en tuant d'un coup de rabot ce chien enragé qui voulait me mordre. Voilà le point de départ de l'affection que je lui ai vouée, à lui et à sa famille. Maintenant il ne s'agit pas de savoir si cela s'est passé il y a quatre ans ou aujourd'hui, ou si mon fils a acquitté ma dette en vous soignant ; non : il s'agit de ne pas oublier que je vous aime tous, et de le prouver toutes les fois que j'en trouverai l'occasion, voilà tout.

— Mais, madame...

— Quant à cette bagatelle d'argent dont vous voilà pour ainsi dire humiliés, n'est-il pas plus généreux à vous, simples artisans, de l'avoir offerte, qu'à mon fils de l'avoir refusée ? N'en parlons donc jamais, ou vous me feriez croire que vous avez mauvais cœur, et ce serait dommage.

— Oh ! ce n'est pas là, madame, la pensée qui a poussé mon père à insister.

— Je le sais, mais c'est un sentiment de fierté qu'il ne faut pas exagérer. Mon fils a été heureux de vous donner ses soins, moi-même reconnaissante à Dieu de l'avoir vu réussir dans sa tâche, et puisque les résultats de cette rencontre ont été aussi inattendus pour vous que pour moi, laissons au temps le soin de faire le reste. »

En ce moment, un jeune homme entr'ouvrit la porte, et, voyant Mme Lagrange seule avec Marie, n'hésita pas à entrer.

« Bonjour, mère, dit-il en l'embrassant ; bonjour, Marie !

— Bonjour, Henri ! dit Mme Lagrange.

— Bonjour, monsieur ! dit Marie, pâlissante.

— Je n'ai pu te voir ce matin avant de sortir, reprit Henri, tu dormais. Comment vas-tu aujourd'hui ?

— Pas trop mal, répondit Mme Lagrange.

— Et tes douleurs ?

— Me laissent un peu tranquille, Dieu merci !

— J'ai vu le docteur Michelin, il est content.

— Ce bon docteur !

— N'est-ce pas, monsieur Henri, dit Marie, qui s'était remise de son émotion, qu'avec du temps on viendra à bout de ces méchantes douleurs ?

— Certainement, répondit Henri, mais ce sera un peu long. Toutefois le docteur est sûr...

— Sûr ?... demanda Mme Lagrange.

— Oui, mère, le docteur Michelin répond de te guérir. Il me le disait encore tout à l'heure, à l'hôpital, après sa visite, et si tu ne me crois pas, interroge-le quand il viendra, tu verras...

— Si Dieu est juste, madame, il écoutera nos prières, dit Marie.

— Allons, dit Mme Lagrange, je vous crois et j'espère !...

— Et vous, Marie, n'avez-vous rien à dire au médecin ?

— Non, monsieur, répondit Marie en souriant, le médecin et moi, nous n'avons plus rien à faire ensemble. La malade est guérie, et, si madame veut le permettre, je retournerai près de ma mère, qui pourrait avoir besoin de moi.

— Comme vous nous quittez vite ! reprit Henri ; à peine si je suis arrivé, et vous voulez partir ! Est-ce moi qui vous renvoie ? »

Mme Lagrange les regardait tous deux avec malice et tendresse.

« Marie a raison, dit-elle pour couper court à l'extrême embarras de la jeune fille, troublée dans sa pudeur virginale, car l'aveu de son amour, qu'elle venait de faire à la mère d'Henri, lui faisait redouter les complications dangereuses d'une indiscrétion de sa part. Marie a raison, et je ne dois pas la retenir plus longtemps.

— Adieu, madame ! fit Marie en saluant Mme Lagrange. Excusez-moi, docteur, » ajouta-t-elle en faisant à son fils une gracieuse révérence.

Elle sortit, légère comme un oiseau.

« Elle est ravissante, s'écria Henri, dès qu'elle fut partie, n'est-ce pas, ma bonne mère ?

— Oui, la petite est gentille, dit tranquillement Mme Lagrange.

— Comme tu parles d'elle avec froideur ! s'écria vivement Henri.

— Dame ! écoute donc, je n'ai pas tes vingt-sept ans, et c'est une rivale que tu me donnes. Une femme est toujours un peu jalouse.

— Une femme, oui, mais une mère, non.

— On ne sait pas, mon fils. L'amour est égoïste, et l'amour maternel n'est pas exclusivement doué de toutes les perfections. Tu aimes Marie, et tu la vois avec des yeux prévenus, rien de plus juste ; mais moi, ta mère, je pense que la partie de ton cœur que tu donnes à cette jeune fille, tu pourrais me l'ôter, et alors...

— Oh ! ma mère, il y a place pour vous deux dans mon cœur, et tu ne perdras rien, je te le jure, à mon affection. Tu es mon orgueil, ma joie, mon âme, et je voudrais, au prix de mon sang, te voir heureuse et guérie !... N'envie pas l'amour que je porte à Marie, il double encore, au lieu de le diminuer, celui que j'ai pour toi.

— Ah ! cela me fait plaisir de t'entendre parler ainsi, mon cher enfant, car j'avais besoin d'être rassurée. Toutefois je n'étais pas aussi inquiète à ce sujet, croisle bien, que je veux le paraître, et même j'ai pris les devants, et pensé à ton bonheur.

— Que dis-tu, mère ?

— Ne le devines-tu pas ? Si Marie s'est troublée en ta présence, ne comprends-tu pas qu'il s'est passé entre nous quelque chose d'extraordinaire, que la situation n'est plus la même, et que ta mère, à qui tu as eu la loyauté de confier ton charmant secret, s'est empressée d'abuser de ton indiscrétion, pour éclaircir des choses encore obscures ?

— Oh ! ma bonne mère, dit Henri en l'embrassant tendrement, je crois comprendre, à la solennité de tes paroles, que tu as interrogé le cœur de Marie.

— Tu ne te trompes pas.

— Ainsi, tu lui as dit que je l'aimais...

— Je crois que oui. Me l'avais-tu défendu ?

— Non certes. Et elle ?

— Elle ?

— Oui, parle, lui as-tu demandé si, de son côté... ?

— J'ai eu cette audace, mon cher fils !

— Et qu'a-t-elle répondu ? M'aime-t-elle ?

— J'en ai peur !

— Oh ! je suis le plus heureux des hommes ! »

Charles VALOIS.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS

LA GLACE

Étancher la soif avec des boissons froides fut de tout temps un plaisir recherché. Le sensuel Horace enveloppait de neige l'amphore contenant son Falerne ; nous servons dans la glace nos bouteilles de Champagne.

Rien n'est désagréable, quand il fait chaud, comme d'ingérer un liquide tiède. Oyez le courtisan de Picrochole, devisant avec son maître, au chapitre XXXIIIe de l'histoire incomparable de *Gargantua* :

« Lorsqu'entrastes en Libye, Sire, la caravane de la Mecha ne vous fournist-elle de vin à suffisance ? — Voire ; mais, dist-il, nous ne busmes poinct frais. »

Écoutez le malheureux convive de Boileau, condamné à arroser d'un Auvernat fumeux les plats du festin ridicule :

Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !

La fraîcheur des boissons n'est pas un luxe, c'est un besoin ; mais leur extrême froideur est une recherche généralement inutile, souvent dangereuse.

L'eau, à une température de quatre à dix degrés, réveille l'appétit, facilite la production de la salive, stimule les sécrétions gastriques et active les mouvements péristaltiques de l'intestin ; elle produit donc toujours des effets utiles. Il n'en est pas de même de la glace et des boissons glacées. A la température de zéro, de un ou de deux degrés, l'eau est susceptible d'amener des accidents, dont il est facile de se rendre compte, en se rappelant les effets de l'application extérieure de la glace sur un point quelconque du corps humain.

Si l'on prend un morceau de glace entre les doigts, on éprouve aux endroits touchés par l'eau solide, une impression vive et cuisante : la peau change de couleur, la circulation s'arrête dans les capillaires. Le contact se prolongeant, une douleur, ou plutôt un engourdissement particulier, se montre, qui peut, dans certains cas, aller jusqu'à l'insensibilité complète, signe de la mortification des tissus.

La pleurésie surtout se développe avec la plus grande facilité à la suite de l'absorption des liquides à la glace. C'est une pleurésie qui emporta le dauphin, fils de François Ier, quand il eut avalé un grand verre d'eau froide, versé par le comte de Montecuculli. Ponctionner le thorax du royal enfant l'eût peut-être rappelé à la santé ; on n'y songea pas. On aima mieux tenailler les membres de l'échanson, pour lui

faire dire qu'il avait empoisonné le breuvage du prince.

Paris consomme chaque année 7 500 000 kilogrammes de glace. La plus grande partie est employée à rafraîchir les boissons, le reste sert à préparer les friandises sucrées et aromatisées, introduites en France, il y a deux cents ans, par l'Italien Procope.

En Amérique, la consommation de la glace est beaucoup plus grande qu'en France. Les Américains ont pour les boissons glacées une passion extraordinaire, mise à profit par les sociétés de tempérance pour combattre l'ivrognerie. C'est ainsi que pendant l'été de 1880 on a pu voir circuler dans les rues pauvres de New-York une immense voiture, munie de douze robinets, distribuant de l'eau glacée aux passants. Cette fontaine ambulante, toujours escortée par deux agents de police, avait coûté environ 15 000 francs. Elle consommait à peu près 25 francs de glace par heure. Ces divers frais ont été et doivent être encore supportés par un groupe de négociants réunis en société de tempérance.

Quelque étrange que cela puisse paraître, le *New-York Times* affirme que des milliers de personnes aux Etats-Unis succombent à l'intempérance qu'elles mettent à boire de l'eau glacée.

Les boissons rafraîchies sont dangereuses : 1° si on les prend en trop grande quantité; 2° si l'on ne fait aucun mouvement après les avoir avalées; 3° si l'on se tient dans un courant d'air, susceptible d'arrêter la sueur qui suit leur absorption.

Les préparations de luxe faites de glace incorporée aux sucs des fruits, au sucre, à l'alcool, aux aromates, ont des effets généraux qui ne sont pas en rapport avec leur température. Chose curieuse, les glaces trouvent précisément dans leur froideur extrême une cause qui diminue les inconvénients de leur absorption.

Comme elles ne peuvent, en raison de leur température extrêmement basse, être avalées qu'à petits coups, elles n'arrivent que lentement dans l'estomac, après s'être un peu échauffées au contact de la muqueuse de la portion du tube digestif comprise entre les lèvres et le cardia. Elles ne produisent donc que dans une certaine mesure des effets frigorifiques. Il n'est pas impossible pourtant que ces effets deviennent inquiétants. Dans quelques cas, heureusement fort rares, ils ont amené la mort; plus souvent ils ont occasionné des syncopes, des vertiges, des irritations cholériformes, des coliques, de la diarrhée; toujours ils font naître une stase intempestive de la circulation capillaire.

Si nous ne conseillons à personne les glaces, nous n'avons pas plus de tendresse pour les sorbets. Nous les défendons à tout le monde de la façon la plus absolue, en trois circonstances :

1° Quand l'estomac est vide;
2° Pendant le travail de la digestion;
3° Après un exercice violent.

Nous n'en permettons l'usage aux gourmands qu'en très petites quantités, et à la fin du repas, alors que les matières alimentaires réunies dans l'estomac peuvent fournir le calorique nécessaire à la neutralisation de la puissance réfrigérante de la glace.

Parmi les produits nombreux éclos dans le sabot ou la sorbetière, ceux-là nous paraissent être le mieux supportés qui contiennent une petite quantité d'alcool. Après eux viennent les glaces au café ou au chocolat; en dernière ligne nous plaçons les glaces à la framboise, à la fraise et à l'abricot.

L'an dernier, un journal de New-York, *The Sanitarian*, a signalé à ses lecteurs le danger de la glace impure destinée aux usages de la table. Il a cité l'exemple d'un hôtel de Rye-Beach dans lequel sur 500 personnes ayant consommé de la glace provenant de l'étang d'Almy, qui reçoit des eaux d'égout, 26 furent gravement malades.

Dr Félix Brémond.

LEÇONS DE CHOSES

Beaucoup d'entre vous sont installées à la campagne ou du moins occupées à préparer leur installation. Nous avons pensé leur être utiles en leur indiquant un moyen pratique, coquet et facile d'arranger leurs rideaux de lit

Un anneau, c'est bien banal; un ciel-de-lit ne l'est pas moins; et l'on n'a pas à la campagne des artistes-tapissiers pour draper les étoffes et faire une de ces délicieuses niches où tout n'est que festons, où tout n'est qu'astragales.

Aussi allons-nous vous donner le moyen d'avoir un lit bien garni, soit qu'il pose dans un angle, soit qu'il ait la tête au mur.

Commençons par le premier cas, et disons d'abord que notre arrangement est le lit à la paysanne.

Vous faites faire par le premier menuisier venu un cadre de bois composé de quatre morceaux ayant 10 centimètres de largeur et 2 centimètres d'épaisseur. Ces morceaux une fois réunis doivent présenter un cadre dont les dimensions sont 172 sur 125 centimètres. Ils sont rajustés dans le sens de l'épaisseur, afin que le cadre soit plat.

Ceci fait, on pose un lé de l'étoffe qui servira de doublure aux rideaux; on le tend bien, comme une toile de tableau sur le châssis, en clouant sur l'autre face du cadre de bois: voilà le fond, le ciel du lit.

On prend un rideau, dont la face principale doit aussi être en doublure : c'est le fond du lit. On le cloue comme le fond du cadre, de manière qu'il garnisse tout un côté long de ce cadre.

Il faut ensuite préparer deux rideaux, doublés et garnis, ayant 2m,20 à 2m,25 de largeur; ils sont doublés en étoffe assortie au fond du lit et au fond du cadre, de manière que la garniture du lit, vue à l'intérieur, soit de même couleur.

Ces rideaux doivent aussi être cloués sur le cadre, en dessus, complètement tendus, sans tirer cependant comme on devra le faire pour le fond du cadre. On clouera l'étoffe comme elle se présente, sans la tirer pour la tendre, ni sans mettre d'ampleur. On commencera par le devant, c'est-à-dire par le grand côté opposé au fond du lit, à 35 centimètres de l'angle, afin que les rideaux fassent un retour au pied et à la tête et cachent le bois, en laissant une large ouverture sur le devant du lit.

Une fois ce petit retour fait, on continue sur toute la longueur du petit côté, puis on tourne sur l'autre grand côté, de manière à faire passer les rideaux derrière le fond de lit.

Ce n'est pas tout: il s'agit de poser dans le haut un lambrequin doublé et garni comme les rideaux. On le fera avec une bande d'étoffe ayant la longueur du cadre, et 45 centimètres de hauteur, que l'on clouera le long du devant, toujours par-dessus le cadre.

Peut-on imaginer quelque chose de plus simple et de plus facile à exécuter? On n'a pas besoin, pour cette installation, du concours d'un ouvrier habile. Je parie bien qu'une femme un peu adroite peut faire ce travail toute seule, avec un simple menuisier de village, pour planter les clous. Je sais même une charmante maîtresse de maison, qui a garni ainsi le lit de sa jeune fille, avec le seul secours de sa femme de chambre.

Mais il nous reste encore à mettre notre cadre en place. Il est tout prêt, tout garni; il ne s'agit plus que de le fixer au plafond et contre le mur.

Pour le mur, on pose un piton à chaque extrémité du cadre, et on les accroche à deux clous à crochet correspondants posés au mur, très près du plafond, ras de la corniche. On pose un autre piton sur chaque partie courte du cadre, à la tête et au pied du lit, à 20 centimètres de l'angle de devant, puis un piton ouvert au plafond même, correspondant au milieu du cadre. On fixe un fil de fer solide au piton qui est à la tête, on le fait passer dans le piton ouvert, qui est au milieu du plafond, et on vient l'amarrer, en serrant comme il faut, au piton qui est au pied.

Avec ce système des plus primitifs, le cadre est parfaitement solide, et le lit est très coquettement garni.

Pour finir, on fait une couverture, assortie, soit au dessus, soit à la doublure des rideaux. Elle doit se composer de trois lés en travers, dont celui du milieu a de 0m,80 à 1 mètre. Ils sont rapportés deux à deux par une couture bordée, pour laquelle on emploie un galon façonné, en coton ou en laine, selon l'étoffe de la couverture.

Si le lit se place tête au mur, il faut qu'il soit garni de colonnes; aussi ferons-nous de cette installation l'objet d'une autre *leçon de choses*, en donnant un dessin du lit.

Mais comme ce genre est plus élégant, plus riche, il convient mieux à une installation d'hiver, et nous en renverrons l'explication à plus tard.

Essayez ce que nous venons de vous indiquer, et vous serez très satisfaites de cet arrangement, qui est confortable, peu coûteux et coquet.

De plus, il supprime le souci d'une installation à la campagne, avec l'aide du tapissier.

Gabrielle d'Èze.

MANUEL DU MÉNAGE

Cerises en bouteilles. — La cerise est de tous les fruits celui qui, en conserve, garde le mieux sa forme et son goût. Il faut choisir de préférence de belles cerises aigres, fraîchement cueillies et point trop mûres. La Montmorency à courte queue est la meilleure. On coupe la queue à moitié de sa longueur et on emplit les bouteilles.

Dans chaque bouteille on ajoute 200 grammes de sucre pilé et on bouche avec soin.

Ensuite on consolide le bouchon avec un fil de fer fait exprès, que l'on trouve chez tous les quincailliers. Lorsque toutes les bouteilles sont prêtes, on les place dans de petits sacs en toile d'emballage de grandeur convenable, puis on case les bouteilles pleines debout, dans un chaudron, de manière qu'elles soient assez serrées pour ne pouvoir bouger et se choquer entre elles pendant l'ébullition.

On remplit le chaudron d'eau froide, sans cependant que l'eau arrive jusqu'au bouchon, et on allume, sous le chaudron, un grand feu.

On entretient l'ébullition pendant huit à douze minutes. Ensuite on retire le chaudron du feu, et on laisse refroidir l'eau. Alors on enlève les bouteilles, et lorsque les bouchons sont parfaitement secs, on les cachette exactement, on descend à la cave ces bouteilles et on les couche.

Les cerises, conservées par ce procédé, forment de délicieuses compotes, qu'on peut garder en parfait état pendant deux et trois ans, si on les tient dans un lieu sec où les bouchons ne peuvent moisir. Ces compotes ressemblent absolument à celles que l'on fait dans la saison pour être servies le jour même.

On prépare de la même manière les abricots, qu'on choisit petits et bien faits; on les fend légèrement pour enlever le noyau. Il leur faut de trente-cinq à quarante minutes subir l'ébullition du bain-marie.

La cuisson n'altère pas leur forme; il faut 200 grammes de sucre pilé par bouteille pleine de fruits.

En mettant de l'eau-de-vie dans ces compotes, ou du rhum, on en fait d'excellents fruits à l'eau-de-vie, plus tendres et plus parfumés que s'ils avaient été préparés seulement dans l'alcool.

Jenny des Martels.

CARNET DU SPHINX

NOUVEAUX PROBLÈMES A RÉSOUDRE

N° 444. — QUESTION

A la naissance d'Antoinette
L'âge de Jean faisait deux fois
Celui de sa sœur Henriette,
Qui valait, elle, deux François.

Maintenant, en somme complète,
Tous quatre ont deux cent quatre mois;
Et notre mignonne Antoinette
Vaut quinze fois moins que François.

De chacun quel est, ce jour, l'âge?
Et pour dévider l'écheveau,
Quel était-il quand la plus sage
Étrenna le dernier berceau?

—

N° 445. — LOGOGRIPHE-ÉNIGME

Je possède trois belles dents
Qui forment la tête du maître,
Et j'exprime qu'on a dans l'êtr
Le plus tendre des sentiments.
Avec deux dents, tout au contraire,
En tous lieux je répands le mal,
J'arme la sœur contre le frère,
Et l'ami devient un rival.
Qu'une dent nouvelle m'arrache,
Qu'on m'afflige d'un mauvais point
Sur la tête... alors je me fâche.
Et suis prêt à montrer le poing;
Car de l'ire (ou de la colère)
Je deviens le commencement;
Rendez-moi ma forme première
Pour calmer mon ressentiment.

SOLUTIONS

(Numéro du 19 juillet.)

Nº 432. — CASSE-TÊTE GÉOGRAPHIQUE. — Les chefs-lieux d'arrondissement et leurs départements sont :

Quimper, Finistère. — Ussel, Corrèze. — Issoire, Puy-de-Dôme. — Doullens, Somme. — Orange, Vaucluse. — Rocroi, Ardennes. — Toulouse, Haute-Garonne. — Dinan, Côtes-du-Nord. — Issoudun, Indre. — Nogent-sur-Seine, Aube. — Etampes, Seine-et-Oise.

Le proverbe fourni par les initiales des villes est : *Qui dort dîne.*

Nº 433. — Les mots proposés sont : Haltère, lune, civet, navet, tisane, ongles. — Avec la première syllabe de chacun des mots trouvés, on fait le mot *hallucination.*

Solutions reçues jusqu'au 25 juillet :

L'ami de M. D., à Reims. — Jeanne et Friquet, à Paris. — Une Orientale, à Venise. — M. S., à Marienbad. — Austrasie, à L. — Sophie B., à Hyères. — Julie B., à Lyon. — Un Sphinx, à Orléans. — Marguerite G., à Nantes. — Une Naïade, à Etretat. — Cerisette, à Montmorency.

REVUE DES MAGASINS

Légères comme l'aile d'un papillon, fraîches et doucement colorées comme les pétales des fleurs, telles sont les élégantes étoffes que l'on trouve au *Comptoir des Indes* (15, avenue de l'Opéra) pour la saison d'été.

Que de coquettes batistes aux teintes adorables, semées de fleurs admirablement dessinées, dont le coloris, plein de fraîcheur, peut lutter avec les plus jolis produits de la nature.

Et les mousselines de laine, les voiles de l'Inde, les surahs glacés, les tussors et les corahs exotiques, ne méritent-ils pas aussi d'attirer l'attention d'une femme de goût?

Demandez à la maison BIZÉ, *Comptoir des Indes*, les échantillons les plus nouveaux. Vous y trouverez de quoi composer des robes de sauterie et des robes de ville, des toilettes de plage et des toilettes de dîner, des déshabillés élégants et de simples robes de chambre. Jeunes filles aussi bien que mamans sérieuses trouveront à s'habiller à merveille dans cette importante maison.

— Il n'est point de femme élégante qui n'ait un profond souci de son corset. C'est que, en effet, le corset est la base de l'édifice de la toilette féminine.

Les avantages dont la nature vous a douées ne sont rien si vous ne les faites valoir à l'aide d'un corset artistique. Adressez-vous à Mmes DE VERTUS sœurs (12, rue Auber), qui font à toutes leurs clientes des tailles merveilleuses. Leurs corsets sont élégants et moulés d'après les lois de la statuaire.

La ceinture *Régente* convient aux personnes délicates dont la taille souple a besoin de toute sa liberté et qui se meurt dans une cuirasse raide et guindée. Quant au corset *Anne d'Autriche*, il a l'élégance aristocratique que son nom indique. Il moule le buste, le soutient et arrête les contours de formes parfaites. Il convient à merveille aux corsages à pointes, aux toilettes Louis XV et aux vestes genre tailleur.

On fait ces corsets en coutil, en satin et de toute étoffe assortie aux toilettes.

Pour la mer et la campagne, Mmes de Vertus font un adorable corset de tulle, d'un coquet et d'un raffiné qui ont le plus grand air du monde. Mmes de Vertus savent que noblesse oblige et qu'elles se doivent à leur aristocratique clientèle.

— Le travail qu'une ouvrière mettrait plusieurs jours à accomplir est fait instantanément de la façon la plus régulière, comme par féerie et par enchantement, avec les machines de Bacle. La *Pédale magique* aidant la machine à coudre, l'aiguille accomplit sa mission avec la rapidité de l'électricité. Elle ourle, elle plisse, elle fronce, elle ganse, elle brode, sans aucun effort, et tout naturellement, parce qu'elle a le pouvoir d'être fée.

La maison Bacle est bien certainement la première maison de machines à coudre et celle qui inspire le plus de confiance, avec la mignonne petite machine *Express Bacle*, la célèbre *Silencieuse*, avec pédale magique brevetée, la *Voyageuse* et l'*Universelle Bacle*.

Il suffit de demander à M. Bacle son catalogue illustré. On le recevra *franco* à l'adresse indiquée (46, rue du Bac).

SPÉCIALITÉS

Supprimez la douleur causée par vos cors au moyen du *Baume chinois*. Détruisez ensuite la tumeur dermique, en l'attaquant jusque dans ses plus profondes racines, à l'aide de ce produit énergique, que vous ne demanderez qu'à la *Parfumerie Ninon* (31, rue du Quatre-Septembre), pour éviter les contrefaçons.

— La *Veloutine Fay* a une réputation européenne conquise et méritée par sa supériorité incontestable sur toutes les poudres de riz. C'est un duvet pour ainsi dire naturel, qui donne à la peau un velouté tout juvénile.

Qui pourrait dire que c'est de la poudre de riz? C'est impossible!... La Veloutine Fay est d'une discrétion à toute épreuve. Il en faut d'ailleurs si peu pour se blanchir, que c'est une économie d'en faire usage, et de la préférer à toute autre poudre de riz qui trahit toujours sa présence.

M. Charles FAY, qui a une officine de talismans pour la beauté et la jeunesse (9, rue de la Paix), a été médaillé à l'Exposition internationale de Londres, en 1871, pour cette délicieuse *Veloutine Fay*.

L'une de nos lectrices nous demande si la *Veloutine Fay*, que nous préconisons avec tant de conviction et d'enthousiasme, est un rempart contre les rides. Nous ne pourrions l'affirmer, car telle n'est pas sa spécialité; mais il nous semble que cette poudre de riz veloutée, adhérente et hygiénique, doit protéger le tissu dermal en le tonifiant et le rafraîchissant tout à la fois.

— On peut accorder toute confiance à l'*Eau des fées*, car elle a fait ses preuves depuis vingt-cinq ans, et ses principes régénérateurs, toniques et vivifiants ne se sont jamais démentis. Elle est aussi claire et limpide que de l'eau de roche, et pourtant elle rend aux cheveux décolorés par l'âge, le chagrin ou la maladie leur teinte primitive, qu'elle ait été blond rutilant, châtain cendré (cheveux de la Reine), châtain foncé ou noir d'ébène, aile de corbeau. C'est à ne pas y croire, et pourtant c'est ainsi. L'*Eau des fées* n'est pas fée pour rien. En quelques jours seulement la métamorphose s'accomplit. Mme Sarah Félix, sœur de l'immortelle Rachel, a légué aux jolies femmes qui ne veulent pas vieillir une eau miraculeuse, qui non seulement recolore leur chevelure, mais l'épaissit et la rend plus soyeuse et plus vaporeuse, en s'infiltrant dans le tube capillaire, en le vivifiant et en le recolorant.

La direction de l'*Eau des fées* est toujours depuis vingt-cinq ans, 43, rue Richer.

— Evitez les contrefaçons de l'*Anti-Bolbos*, qui seul fait disparaître les petits points noirs du nez, du front et du menton. Il ne se trouve qu'à la *Parfumerie exotique* (35, rue du Quatre-Septembre).

SAISON DE PRINTEMPS ET D'ÉTÉ 1884

PANORAMA DES MODES

Nous prévenons nos lectrices que notre **Panorama des modes de printemps et d'été** (*saison de* 1884) est en vente dans nos bureaux.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons donc, à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées.

Afin de pouvoir donner des modèles de la plus haute nouveauté, et portant bien l'empreinte du bon goût parisien, nous nous sommes adressés à l'une de nos plus grandes maisons, et nous avons fait copier dans ses ateliers les dernières créations.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visites, promenades, soirées, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et du caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles, d'une utilité vraiment pratique, un grand intérêt d'actualité.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée immédiatement et *franco*, — roulée sur un bâtonnet, afin d'éviter qu'elle n'arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de M. le directeur de la Société des Journaux de Modes réunies, rue du Quatre-Septembre, 3, Paris.

A NOS ABONNÉES

Nous rappelons à nos Abonnées que nous sommes à même de leur fournir tous les patrons (coupés, assemblés ou montés et garnis) dont elles peuvent avoir besoin.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES

COTES DE NORMANDIE & EN BRETAGNE

Billets circulaires, valables pendant un mois (1).

	1re cl.	2e cl.
1er ITINÉRAIRE : Paris, Rouen, Le Havre, Fécamp, Saint-Valery, Dieppe, Arques, Forges-les-Eaux, Gisors, Paris.	50 fr.	38 fr
2e ITINÉRAIRE : Paris, Rouen, Dieppe, Saint-Valery, Fécamp, Le Havre, Honfleur ou Trouville-Deauville, Caen, Paris.	60 fr.	45 fr.
3e ITINÉRAIRE : Paris, Rouen, Dieppe, Saint-Valéry, Fécamp, Le Havre, Honfleur ou Trouville, Cherbourg, Caen, Paris.	80 fr.	65 fr.
4e ITINÉRAIRE : Paris, Granville, Avranches, Mont-Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinan, Rennes, Le Mans, Paris.	90 fr.	70 fr.
5e ITINÉRAIRE : Paris, Cherbourg, Coutances, Granville, Avranches, Mont-Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinan, Rennes, Le Mans, Paris.	100 fr.	80 fr.
6e ITINÉRAIRE : Paris, Rouen, Dieppe, Saint-Valery, Fécamp, Le Havre, Honfleur ou Trouville, Caen, Cherbourg, Coutances, Granville, Paris.	100 fr.	80 fr.
7e ITINÉRAIRE : Paris, Rouen, Dieppe, Saint-Valéry, Fécamp, Le Havre, Honfleur ou Trouville, Caen, Cherbourg, Coutances, Granville, Avranches, Mont-Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinan, Rennes, Laval, Le Mans, Chartres, Paris.	120 f.	100 fr.
8e ITINÉRAIRE : Paris, Granville, Avranches, Mont-Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinan, Saint-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff, Brest, Rennes, Le Mans, Paris.	120 f.	100 fr.
9e ITINÉRAIRE : Paris, Caen, Cherbourg, Coutances, Granville, Avranches, Mont-Saint-Michel, Dol, Saint-Malo, Dinan, Saint-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff, Brest, Rennes, Vitré, Laval, Le Mans, Chartres, Paris	130 f.	110 fr.

Les billets sont délivrés à Paris, aux gares Saint-Lazare et Montparnasse et aux bureaux de ville de la Compagnie.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 pour 100, si la prolongation est demandée, aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

Mme PÉPOUEY. Robes et vêtements. Costumes pour dames et enfants. Spécialité pour la coupe des corsages. — 6, rue de Provence, Paris.

ALIMENT des Enfants. RACAHOUT Delangrenier, 53, r. Vivienne.

J. TOCHE PASSEMENTERIE ET BOUTONS. 45, rue Turbigo, et rue Joquelet, 11. — Paris.

Abel GOUBAUD, directeur-gérant.

La reproduction de tous les dessins du MONITEUR DE LA MODE est interdite tant en France qu'à l'Étranger.

LE MONITEUR DE LA MODE

PARAIT TOUS LES SAMEDIS ET PUBLIE CHAQUE ANNÉE :

ÉDITION SIMPLE (sans gravures coloriées)

52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe.
12 Feuilles de Patrons tracés (grandeur naturelle) et de modèles de broderie (paraissant avec le 1er numéro de chaque mois).
12 Patrons découpés de toilettes, confections ou costumes d'enfants (avec le 3e numéro de chaque mois).

ÉDITION N° 1 (avec gravures coloriées)

52 Livraisons illustrées de 12 pages, grand format, imprimées avec luxe.
52 Gravures coloriées, toilettes de tous genres, chapeaux, lingerie, etc., d'après J. DAVID.
12 Feuilles de patrons de grandeur naturelle, avec le 1er numéro de chaque mois.
1200 Gravures noires dans le texte, sujets de modes, d'après E. PRÉVAL, H. JANET, etc.

ÉDITION N° 2 (avec gravures coloriées)

Composée des mêmes éléments (textes et gravures) que l'édition n° 1 ;
Plus **12 Patrons découpés** (soit un avec le 3e numéro de chaque mois).

ÉDITION N° 3 (avec gravures coloriées)

Composée des mêmes éléments que les éditions numéro 1 et numéro 2 ;
Plus **24 Figurines coloriées** (soit deux chaque mois, avec les 2e et 4e numéros).

ÉDITION N° 4 (avec gravures coloriées)

Composée des mêmes éléments que les éditions numéro 1 et numéro 2 ;
Plus deux magnifiques **Panoramas des modes nouvelles**, composés chacun de 14 figures coloriées, paraissant le 1er avril et le 1er octobre de chaque année ;
Plus **44 Figurines coloriées**, grandes toilettes, d'après G. GONIN.

ÉDITION N° 5 (avec gravures coloriées)

Composée des mêmes éléments que l'édition numéro 4 ;
Plus **24 Gravures coloriées**, spécialement composées de modèles de chapeaux et de lingerie (soit deux par mois, avec le 1er et le 2e numéro de chaque mois).

Les abonnements datent du 1er de chaque mois. Envoyer un mandat-poste à M. le Directeur du *Moniteur de la Mode*, 3, rue du Quatre-Septembre, — Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

PAYS	ÉDITION SIMPLE SANS GRAVURES COLORIÉES			ÉDITION N° 1 AVEC GRAVURES COLORIÉES			ÉDITION N° 2 AVEC GRAVURES COLORIÉES			ÉDITION N° 3 AVEC GRAVURES COLORIÉES			ÉDITION N° 4 AVEC GRAVURES COLORIÉES			ÉDITION N° 5 AVEC GRAVURES COLORIÉES		
	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Paris, Départements, Algérie, Tunisie..	14 »	7 50	4 »	26 »	15 »	8 »	28 »	16 »	8 50	38 »	21 »	11 50	52 »	28 50	15 50	57 »	31 »	17 »
Belgique, Suisse, Italie..............	17 »	9 »	5 »	28 »	16 »	8 50	31 »	17 50	9 25	43 »	23 »	12 »	59 »	31 »	16 »	65 »	34 »	17 50
Allemagne, Autriche, Russie, Suède, Norvège, Hollande, Danemark, Espagne, Portugal, Turquie, Egypte, Maroc, Grèce, Serbie....................	18 »	9 50	5 »	34 »	18 »	9 50	38 »	20 »	10 50	50 »	26 »	13 50	66 »	34 »	18 »	72 »	37 »	19 50
Etats-Unis, Mexique, Colonies.........	20 »	11 »	7 »	38 »	21 »	10 50	41 »	22 »	12 »	54 »	28 »	15 50	71 »	36 »	19 »	77 »	39 »	20 50
Amérique du Sud, Chine, Japon, Australie, Canada....................	24 »	13 »	7 50	50 »	26 »	13 50	55 »	29 »	15 »	72 »	39 »	20 »	93 »	50 »	26 »	99 »	53 »	27 50
Pour recevoir le supplément allemand, ajouter.....	5 »	2 50	1 25	5 »	2 50	1 25	5 »	2 50	1 25	5 »	2 50	1 25	5 »	2 50	1 25	5 »	2 50	1 25

PRICES (POST FREE) FOR GREAT BRITAIN AND IRELAND

ÉDITION SIMPLE			ÉDITION N° 1			ÉDITION N° 2			ÉDITION N° 3			ÉDITION N° 4			ÉDITION N° 5		
One Year.	6 Months.	3 Months.	One Year.	6 Months.	3 Months.	One Year.	6 Months.	3 Months.	One Year.	6 Months.	3 Months.	One Year.	6 Months.	3 Months.	One Year.	6 Months.	3 Mon.
£ » 15 »	£ » 8 »	£ » 5 »	£ 1 10 »	£ » 15 »	£ » 8 »	£ 1 12 »	£ » 16 »	£ » 9 »	£ 2 2 »	£ 1 2 »	£ » 12 »	£ 2 16 »	£ 1 8 »	£ » 14 6	£ 3 » 10	£ 1 10 5	£ » 15 3

P. DE PLUMENT

CORSET-CAGE

(DREVET-GUILLOT)

CORSET-SULTANE

JUPONS ET TOURNURES

33, rue Vivienne.

SPÉCIALITÉ POUR COUTURIÈRES

F. PELISSIER

4, rue St-Augustin et 7, rue du 4 Septembre

PARIS

LAINAGES, NOUVEAUTÉS

Les Couturières désireuses de recevoir les Carnets d'Echantillons de tissus devront accompagner leur demande d'une carte d'adresse ou d'une entête de lettre.

MANNEQUINS POUR ESSAYAGE

Se haussant à volonté, de toutes formes, tout faits et sur mesure.

Envoi franco du Catalogue

ROWLAND'S KALYDOR

est un produit rafraîchissant et calmant pour le visage, les mains et les bras ; il enlève les taches de rousseur, le hâle, les éruptions et embellit le teint.

Se vend chez tous les Parfumeurs.

Demander le *Rowland's Kalydor*, **20, Hatton Garden London.**

Mmes DE VERTUS SŒURS brevetées. Seules inventeurs de la **Ceinture Régente.** — *Corset Anne d'Autriche*, pour les modes actuelles. — Paris, rue Auber, 12, au premier.

SERVIETTE MAGIQUE

POUR REMETTRE INSTANTANÉMENT A NEUF

L'ARGENTERIE, LE RUOLZ, LE PLAQUÉ, LES MÉTAUX ANGLAIS, LES CUIVRES POLIS, L'OR, LES BIJOUX

Prix pour Paris
En plis de 3 serviettes. 1 fr. 60
— 6 serviettes. 3 fr. »

Envoi *franco* **en France**
En plis de 3 serviettes. 2 fr. 20
— 6 serviettes. 4 fr. »

Gros FRANCIS AMPENOT **Détail**

Paris, 3, rue du Quatre-Septembre.

AVIS

Nous rappelons à nos Abonnées que nous sommes à même de leur fournir tous les patrons (coupés, assemblés ou montés et garnis) dont elles peuvent avoir besoin.

Minérale, Naturelle, Ferro-Gazeuse, Acidule

L'EAU DE CALDANE (CORSE)

souveraine dans. Anémie, Gastralgie, Dyspepsie, Maladies de matrice, Catarrhe utérin, flueurs blanches, suites de couches, Atonie des organes génito-urinaires, la seule ferrugineuse prévenant la constipation. Dépôt : mds eaux minérales et pharm. — Médaille d'or à l'Exposition de Nice 1884.

Eau Trémolières

(GENÈVE)

RÉGÉNÉRATION NATURELLE ET INOFFENSIVE DE LA CHEVELURE

Cette préparation, dont l'innocuité est attestée par les documents officiels ci-contre, *arrête et prévient la Chute des Cheveux, en empêche la décoloration, les fait croître et embellir*, **leur restitue graduellement leur couleur primitive** *et détruit les Pellicules.*

N'étant pas une teinture, elle ne tache ni le linge ni la peau.

Il suffit d'un seul Flacon pour se convaincre de l'efficacité de ce produit.

RÉPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE
DÉPARTEMENT DE JUSTICE ET POLICE — SECTION DE SALUBRITÉ

« Genève, 11 janvier 1884.

« Je soussigné, docteur en médecine, déclare que la formule proposée par M. Trémolières, de Genève, pour la guérison de certaines maladies du cuir chevelu, peut être employée sans danger.

« DOCTEUR VINCENT. »

LABORATOIRE CANTONAL DE GENÈVE

« Genève, 11 janvier 1884.

« Je déclare que la préparation qui m'a été présentée par M. Trémolières sous le nom d'Eau Trémolières, pour la régénération et la recoloration des cheveux, est inoffensive dans l'usage externe.

« **L. MICHAUD**, Directeur du Laboratoire cantonal officiel. »

« Rütti, près Berne, 13 janvier 1884.

« Je soussigné, déclare que l'Eau Trémolières préparée par M. Trémolieres, de Genève, et employée par lui pour la régénération et la recoloration des cheveux, peut rendre bien des services pour la guérison de certaines affections du cuir chevelu.

« La composition chimique de l'Eau Trémolières est telle que son emploi ne présente aucun danger pour l'usage externe.

« Le Directeur de la Station chimique et agronomique de « la Rütti, près Berne, DOCTEUR FR. LANDOLPHE. »

Seul Dépôt : Parfumerie **VIOLET** { **GROS : 225, rue Saint-Denis.** **DÉTAIL : 12, Boulevard des Capucines.**

OREILLE BRUITS, DOULEURS, ÉCOULts, SURDITÉ, sont guéris **sans opération** par le Doctr GUÉRIN, R. Valois 17, 2h à 3h. *Guide explicatif* 2f (reçu frco)

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.